

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNÉE.—No 913

MONTREAL, 26 OCTOBRE 1901

5c LE No



M. HUGO-A. DUBUQUE,
Ex représentant à la Législature, avocat de la ville



M. PAUL-H. MENARD,
Echevin



M. EDMOND COTE,
Ancien président des échevins



M. P.-F. PELOQUIN,
Commissaire des écoles publiques

Nos compatriotes à Fall-River, Mass.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 OCTOBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins quinze jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Le lecteur qui coupe chaque semaine les feuillets de sa revue ne s'imagine pas toute la terreur qu'éprouve quelquefois un malheureux écrivain à l'appel de sa rubrique. C'est un spectre dont l'apparition est inévitable. Quand les heures de l'intéressant actualité. Mais quand, en dehors de la politique qui mijote toujours un peu mais qui ne nous intéresse guère, l'atmosphère n'est troublée d'aucun événement, c'est alors que la tâche du chroniqueur devient tyrannique. Et je vous avoue que je viens de perdre trois heures à chercher vainement.

Au Transvaal on se bat ferme : ça chauffe, mais ça n'est pas nouveau. Dans l'Afghanistan le fils du souverain a succédé à feu son père : est-ce que cela nous intéresse ? Sur la crête des Balkans est, paraît-il, détenue une demoiselle Stone dont une autre grande attend une rançon considérable : cela a l'air d'une fumisterie grossière. Voyons, la prisonnière est gardée par des bandits qui chaque jour expédient des nouvelles de sa santé à sa famille et discutent des termes de la rançon, traitent comme au comptoir, ouvertement, sans que personne puisse leur forcer la main ?... Soyons donc un peu sérieux, ou plutôt que Mlle Stone cesse donc de se payer notre tête, sous prétexte d'acquiescer de la notoriété qui lui fera peut-être épouser un millionnaire aussi anglais qu'excentrique.

Vous riez ? Rappelez-vous la récente odyssee de la comtesse de Martel, de Gyp. L'auteur du *Petit Bob* rêvait un beau jour, ou peut-être un soir. Elle fait causer — ça été prouvé — elle se fait tout simplement enlever, en plein Paris, baillonné, jeté dans une voiture dont elle se dégage dans les bois, très loin, très loin ; et elle revient pédestrement en ville, par monts et par vaux. Et ceci se passait au mois de décembre. Comme les journaux dépêchaient alors vers elle des intervieweurs, que ses admirateurs s'enquerraient de son infortune et lui demandaient comment elle n'avait point succombé à tant de misères, elle répliquait doucement qu'elle se nourrissait de carottes glanées dans les champs... Ces carottes d'hiver ne ne passèrent pas et le coup d'éclat de Mme Gyp rata prosaïquement. En voilà une à qui la carotte n'aura pas été profitable, n'est-ce pas ?

Mlle Stone veut-elle également faire du bruit. Tout semble l'indiquer et j'espère que le MONDE ILLUSTRÉ ne donnera pas dans cette réclame.

Voilà tout ce que les journaux canadiens nous rapportent. Les choses de la vie sont loin de courir ; les temps stagnent, comme dit mon ami Zo d'Axa.

* * * J'ai écrit " mon ami Zo d'Axa " un peu comme ce bonhomme Bonacieux parle aux *Trois Mousquetaires*

de " son ami le cardinal de Richelieu." En effet, à lire les stigmatisants *Feuillets de route* que publie en ce moment *La Patrie* ; à entendre l'odyssée de ce Silvio Pellico, de Miazema sièle que lui tâte, un peu de toutes les prisons, vingt ans à Jérusalem, sans toutefois pleurnicher ni rimer des élégies aux hirondelles gentilles voltigeant aux grilles de ses cellules ; à apercevoir la silhouette résolue de cet artiste coureur d'aventures ; à apprendre la légende de ce grand trimard, on ne peut guère s'attendre à ce qu'un tel héros de roman se lie d'amitié avec un blanc-bec qui n'a encore aucun n'est jamais sorti, de son naufrage et qui n'a pas encore réussi à joindre deux lignes originales. Mais avec ses trente-six ans, d'Axa n'a pas encore atteint ce tournant de l'existence où doit se lâcher le bagage de rêves qui nous occupent plus, au collège, que les classiques. A le lire on dirait un monsieur très terrible : il est doux comme la bonne vie, ennemi consacré de toute cérémonie, simple comme un enfant et, quand un paysage lui ravit l'œil, il ne se gêne aucunement de s'asseoir sur le bord de la route et de contempler. Trois des meilleurs heures de ma vie seront celles que j'ai passés avec d'Axa sur la falaise de la Malbaie, à regarder la lune sortir de la mer et monter dans le ciel à travers les nuages... Il a déjà parcouru à peu près toute notre province et les Etats-Unis, en venant de temps à autre se ravitailler à Montréal.

— Mais, définitivement, où allez-vous donc ? lui demandai-je effrontément le jour même où je fis sa connaissance.

— Aux Etats-Unis, me répondit-il, puis à Vancouver, puis au Japon, puis en Chine, puis en Russie, puis en Allemagne et puis à Paris.

— Du globe-trotting alors, le tour du monde ?

— Ma foi, ça m'embête énormément que la terre soit ronde et que pour rentrer chez moi je doive tourner. Soit, un tour du monde, et pour établir un nouveau record, celui de la lenteur.

Le fait est que d'Axa est depuis quatre mois au Canada. Il prend le temps de regarder. On a beau obtenir des médailles et des titres de champion : savoir voyager vaut mieux.

* * * La picote est dans nos murs. Et quand je dis qu'elle est dans nos murs, je n'entends pas plagier nos excellents reporters qui parlent complaisamment de notre métropole comme d'une cité forte et sept fois murée. Je veux dire que la contagion est dans nos maisons, comme il appert des placards jaunes et avertisseurs que la police sanitaire colle aux murs des habitations contagionnées, si tant est que le terme " murs " peut s'appliquer aux minces cloisons des bicoques où naissent le plus souvent les épidémies.

Murs ou cloisons, la picote n'en est pas moins logée à Montréal et je m'effraie d'avancer du nombre de de victimes que fera... la peur. La picote n'est relativement que peu dangereuse si l'on compte sur les remèdes de la science d'aujourd'hui, mais la peur est un mal de la vie excessive, de la préjudice et plus forts que toutes les ressources de la médecine et je vois déjà de braves gens se rendre eux-mêmes malades en se livrant aux frictions et aux purgations préventives des rebouteurs.

Faites-vous tout simplement vacciner et allez votre chemin sans commettre des écarts d'un demi-mille pour ne pas passer en face d'un loisir placardé. Pas besolique en lisant un journal imbibé d'acide carbolique en lisant un journal signalant un nouveau cas. Faites-vous vacciner et, si vous devez avoir la picote... vous l'aurez !

* * * Je me défends bien d'empêcher sur le domaine de l'ami Comte, mais je ne veux pas me priver du plaisir de souhaiter la bienvenue à M. Prad, de le remercier d'être venu et de le supplier de ne pas se décourager de la froideur du public, comme aussi de féliciter M. Ledoux, M. Roy et les artistes du Monument National de l'acquisition qu'il viennent de se payer. Nous avons entendu M. Prad la semaine dernière. Nous ne pouvons espérer mieux ; du premier

coup M. Prad a vaincu nos défiances — peut être légitimes — contre ce que nous appelons souvent trop dédaigneusement les " exportés." Quant à sa collaboratrice, Mlle Ethel, elle semble gracieuse et charmante, mais je ne me prononce pas. C'est trop dangereux de porter des jugements sur les femmes vivantes.

HENRY E'ELS.

Chez nos émigrés

LA TROISIÈME VILLE CANADIENNE-FRANÇAISE

Fall-River s'enorgueillit d'être la troisième ville canadienne-française du monde. Avec ses trente mille, on dit même trente-cinq mille habitants d'origine canadienne et de langue française, la métropole de l'industrie des cotonnades ne cède le pas qu'à Montréal et à Québec, comme groupe de notre nationalité vivant sous la même administration municipale.

Cependant, la formation de ce groupe est de date relativement récente. En 1874, on ne comptait que 6,000 Canadiens à Fall-River ; en 1884, 12,000. On verra, par les chiffres ci-dessus, que la population de cette colonie se double environ tous les dix ans.

La population de la ville de Fall-River, qui est maintenant de 107,000, se double tous les vingt ans. Un tenant facile à établir, que, dans une vingtaine d'années, nos nationaux peuvent devenir la majorité, le même taux de progression se maintenant de part et d'autre.

A l'heure qu'il est, si vous voulez vous former une idée de la composition de la population de Fall-River, détachez l'ancien faubourg Saint-Joseph le quartier de Montréal et la Pointe Saint-Charles de la ville de Montréal, et transportez-les à vingt mille dans la campagne, et vous aurez alors les mêmes éléments anglais, irlandais, français, dans les mêmes proportions qu'à Fall-River. La rue Pleasant, qui traverse le quartier Six de Fall-River, est aussi française que la rue Notre-Dame ouest. Ce quartier Six est peuplé aux trois quarts de personnes d'origine française.

En suivant le même procédé, vous aurez aussi une bonne idée du commerce qu'on fait à Fall-River, commerce de détail, purement local. Fall-River n'a pu devenir un centre commercial. C'est purement un centre manufacturier, qui donne l'idée d'un immense faubourg, qui serait détaché de quelque métropole, et qui n'aurait entraîné avec lui que quelques parcelles des quartiers de l'aristocratie et de la finance.

A Fall-River tout le monde vit de son travail ; et il n'y a guère d'autre travail que celui des filatures de coton. Cette industrie domine toutes les autres ; de son activité dépend la prospérité de tous les autres métiers.

La ville est construite sur le bord d'une rivière qui finit en bras de mer et autour de petits lacs, dont les eaux, se précipitant des collines à partir desquelles ils sont encaissés, donnent une foule de petites cascades qui sont la cause première de la croissance de la ville. De quelque côté que vous dirigiez vos pas, sur le bord de l'étang, au pied de la colline, vous apercevez d'immenses usines, de pierre noire, hautes de cinq étages, véritables boîtes à vapeur, une multitude de petites fenêtres, par lesquelles s'échappe le bruit assourdissant des métiers mécaniques, dont les navettes voyagent à travers les brouillards vertigineux. Au dehors, de lourds canons lancent les balles de coton.

L'uniformité monotone de l'architecture n'a d'égal que celle des maisons de bois groupées autour des manufactures et destinées à leurs employés. Elles ont généralement quatre étages, quelques fois cinq, sont construites en bois et faites en forme de croix comme l'arche de Noé. Et en effet on y entasse les familles par vingtaines ; toutes n'ont qu'une entrée commune à tous les locataires ; les commodités qui sont maintenant de rigueur dans les plus petits logements ouvriers de Montréal brillent par leur absence. Les propriétaires ont même pour

habitude de
habiter
bas ; de
par le mé
Voilà l
travailler
prend qu
y soit in
panier

Cepen
plus ennu
se dirige
émigrés
Parce qu
tier pour
l'ouvrage
pour les
gagnent

L'espa
me perm
la manu
ment, au
qui vaut
plus en
édition à

Qu'il s
les manu
marchent
pas beau
vrage, q
envoyer l

Voilà l
tivité
ils s'impo
mépris de
l'espoir d
pense de
forcé vien
retourner
Je conn
voilage, e
qui se dé
tune des
leur.

Mais à
toujours
River, il
qui prosp
compter
factures,
le pays, c
dans le c
récomp

M. Pie
de Fall-R
Banque
écoles pu
pour un

Quelqu
viennent
comme M
la législa
lement q
leur-géné
le Boston
compatri

Dans l
des Cana
M. Victor
comité d
Aujourd
et un éch
due au tr
Edmond
teurs de
nationali
Conseil,
échevins
qui trans
nier, il fu

habitude de distribuer les pièces du dernier étage entre tous les locataires, à commencer par ceux du bas ; de sorte que souvent dix familles doivent passer par le même escalier pour aller se coucher sous le toit.

Voilà le milieu qui attend le Canadien qui vient travailler dans les manufactures de coton. On comprend que la vie y est un peu monotone et que l'avenir y soit incertain : tous les œufs sont dans le même panier !

Cependant, c'est vers Fall-River et d'autres centres plus ennuyeux encore, quoique moins peuplés, que se dirigent la masse des cultivateurs canadiens qui émigrent avec une nombreuse famille. Pourquoi ? Parce qu'ils n'est pas nécessaire de connaître un métier pour entrer dans ces manufactures et qu'il y a de l'ouvrage pour tout le monde, pour les enfants et pour les femmes, lesquelles—ouvrage pour ouvrage—gagnent autant que les hommes.

L'espace d'un article dans le MONDE ILLUSTRÉ ne me permet pas d'entrer dans les détails d'un début à la manufacture. Je renvoie mes lecteurs, pour le moment, aux pages de "Jeanne la Fileuse," ce roman qui vaut d'être vu, à plus d'un titre. S'il n'y en a plus en librairie, il faut en demander une nouvelle édition à M. H. Beaugrand.

Qu'il suffise de dire qu'on gagne, en moyenne, dans les manufactures, à l'heure qu'il est, quand elles marchent, de six à sept dollars par semaine. Ce n'est pas beaucoup ; mais si vous êtes cinq ou six à l'ouvrage, que vous viviez en commun, vous trouverez encore le moyen de mettre de côté de l'argent, pour envoyer en Canada.

Voilà le raisonnement que se font beaucoup de cultivateurs ; pour amasser la somme qu'ils se sont fixée, ils s'imposent les plus dures privations, s'exposent au mépris des autres races, endurent tout, consolés par l'espoir de jouir de l'aisance au pays, comme récompense de leur sacrifice. Malheureusement, le chômage forcé vient souvent déjouer leurs calculs ; alors, il faut retourner au Canada pour attendre de meilleurs jours. Je connais de ces gens qui sont à leur troisième voyage, entrepris dans l'espoir de libérer une terre qui se déprécie durant leur absence. Ils font la fortune des chemins de fer, beaucoup plus vite que la leur.

Mais à côté de cette population flottante, qui sera toujours considérable dans des centres comme Fall-River, il s'est formé une forte colonie permanente, qui prospère et sur laquelle notre nationalité peut compter pour l'avenir. Après un stage dans les manufactures, l'immigré intelligent, qui veut se fixer dans le pays, trouve un métier plus lucratif, ou il se lance dans le commerce. La fortune, ici comme ailleurs, récompense les braves.

M. Pierre-F. Péloquin, un des principaux épiciers de Fall-River, est en même temps président de la Banque Lafayette, et il a été élu commissaire des écoles publiques, position d'un accès assez difficile pour un catholique.

Quelques-uns font mieux que thésauriser ; ils deviennent des hommes éminents dans leur profession, comme M. Hugo A. Dubuque, ancien représentant à la législature du Massachusetts, et dont il est actuellement question comme candidat au poste de procureur-général de l'Etat du Massachusetts. A ce propos, le *Boston Herald* faisait de grands éloges de notre compatriote.

Dans la politique municipale, les premiers succès des Canadiens remontent à 1880, alors qu'ils élurent M. Victor Geoffron, actuellement représentant du comté de Verchères à Ottawa, au Conseil-de-Ville. Aujourd'hui, ils comptent trois membres du Conseil et un échevin. Une grande partie de ce progrès est due au travail énergique d'un tout jeune homme, M. Edmond Côté. Ce monsieur est un de ces organisateurs de naissance, qui sont une force pour une nationalité. Après avoir siégé plusieurs années au Conseil, il devint président et chef réel du bureau des échevins ; et, durant ce temps, il fit faire des travaux qui transformèrent le quartier canadien. L'an dernier, il fut fortement question de sa candidature à la



LES CRÉATEURS DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

mairie ; malheureusement, nos Canadiens ne surent pas se montrer unis, et M. Côté se retira.

M. Paul-H. Ménard lui a succédé comme représentant du quartier Six, dans le bureau des échevins. C'est aussi un Canadien qui réussit dans les affaires.

T. SAINT-PIERRE.

SILHOUETTE ARTISTIQUE

M. PRAD, DE L'ODÉON, ADMINISTRATEUR DE LA SCÈNE AU MONUMENT NATIONAL

Une tête pas banale, avec des idées dedans. Des yeux qui voient. Une bouche qui parle.

Voilà M. Prad, l'artiste engagé par la direction de notre Comédie française.

Et, que rentrent pour cette fois, ceux-là même que ce profil typique aura étonnés, leur sourire commisérateur à l'endroit du silhouettiste.

Il n'est pas si sot que ça de dire d'un homme qu'il possède une tête dans laquelle des idées se donnent la peine d'éclorre.

Car il importe de distinguer entre les idées traîneuses de rue, à la portée de tous, et celles dont l'étude seule facilite l'éclosion.

Pas si sot de dire d'un homme qu'il a des yeux qui voient, alors qu'il s'en trouve tant que l'amour du moi aveugle au point de paralyser toutes leurs facultés intellectuelles.

Enfin, j'estime qu'on peut également dire :

"M. Prad possède une bouche qui parle", sans risquer de passer pour un imbécile.

C'est un défaut national contracté au contact de l'Anglais, chez plusieurs d'entre nous, que cette monotonie de langage, cette mollesse d'articulation, cette paresse d'exprimer, comme nous le ressentons, un sentiment qui s'est emparé de notre être. Nous ne vibrons pas assez, ça c'est certain, et si nous avons le feu sacré, c'est pour le moins un feu qui couve.

Pierre rencontre son ami Paul et lui apprend que la fiancée vient de mourir ; seulement, il lui dit ça

comme s'il lui demandait une allumette. Mêmes inflexions de la voix.

M. Prad a étudié, beaucoup étudié. Il connaît de mémoire son Legouvé, ses classiques et tout le grand répertoire moderne ; il est l'auteur d'une brochure importante sur l'art de dire. La littérature française et ses évolutions lui sont choses familières ; il possède, en un mot, le génie de sa langue.

Aurait-il été, sans cela, professeur au Conservatoire de Bordeaux, pendant dix ans ? Aurait-il été, à l'Odéon et à la Porte Saint Martin, le camarade et collaborateur de Coquelin et de Mounet-Sully ? Ce fut avec ce dernier qu'il vint jadis à Montréal, alors que *Le Journal* du temps publiait à son sujet une critique très élogieuse du rôle qu'il avait si dignement rempli dans *Hamlet*.

On s'en souvient, il interpréta le rôle du grand prêtre dans *Edipe Roi*, et celui de Don Guridan, de *Ruy Blas*.

Nos artistes compatriotes ne peuvent que tirer le meilleur parti possible du commerce quotidien de ce homme charmant, de cet artiste érudit, de ce professeur paternel, à qui nous souhaitons parmi nous cordiale bienvenue, ainsi qu'à Mlle Ethel, sa fille, dont nous causerons prochainement.

Nous ne regrettons qu'une chose : l'exiguïté du cadre de cette silhouette, qui nous force à taire tant d'autres choses. Nous nous reprendrons.

GUSTAVE COMTE.

NOTES ET IMPRESSIONS

En amour, c'est comme au paradis : Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.—JLLA.

Il y a déjà de l'homme dans l'écolier ; il y a toujours de l'écolier dans l'homme.—VICTOR HUGO.

J'aime les gens d'esprit parce qu'ils m'en donnent.—ACHILLE TOURNIER.

Les peuples qui ont l'esprit fin sont naturellement portés à se décrier eux-mêmes.—ALFRED CROISSET.

PRIÈRE ULTIME

Muse, console-moi, pendant que sur la route,
Où l'on va tristement, sans espoir de retour,
Je fuis, épouvanté, la mort, sombre vautour
Dont le vol effrayant poursuit l'être en déroute ;

Jusqu'à ce que, plus tard, je succombe à mon tour,
A l'effort sans espoir que me livre le doute,
Laissant au sol, où mon sang tombe, goutte à goutte,
Le cadavre d'un cœur et des ronces autour.

Mais quand je dormirai dans l'horreur des ténèbres,
Quand les souffles d'automne aux complaintes funèbres,
Glaceront les débris de mon corps sans linceul,

Souviens-toi que, jadis, tu te plus à descendre
Vers celui qui t'aimait plus que sa vie, et seul,
Que ton luth pleure au vent qui roulera ma cendre.

ARTHUR DE BUSSIERES.

LA LÉGENDE DE LA RIVIÈRE QU'APPELLE

Wambagna, le jeune Indien de la nation des Sioux et de la tribu des Crees, habitant sur les rives de la grande rivière, doit partir.

Il y a huit soleils qu'il a obtenu la jeune Mébaga pour sa femme, mais avant qu'il la possède définitivement, il doit s'en aller dans l'immense prairie, que ce soit au nord ou au sud, au couchant ou au levant faire quelque exploit contre les tribus ennemies. A cette condition seulement, un jeune homme, dans la tribu des Crees, a le droit de se donner une compagne. Il doit venir, avant tout, qu'il possède courage et force, aussi bien que persévérance, son absence devant durer des mois peut-être, jusqu'au moment où la plaine reprendra son blanc manteau.

Depuis quelques jours, le chinook a fondu les amas de neige que les vents d'hiver avaient amoncelés, et les glaces de la rivière ont peu à peu cédé, produisant ces longues détonations sifflantes, semblables à des décharges d'artillerie. L'atmosphère devient tiède, et les nombres dans l'herbe grise. Les oiseaux d'été reviennent. C'est le printemps, c'est la saison où tout renaît, où tout respire la joie, le bonheur de vivre.

Seuls, Wambagna et Mébaga sont tristes. Assis l'un près de l'autre, au bord de la rivière qui les a vus naître tous les deux, ils conversent à demi-voix, en cette langue si suave, si poétique des Indiens de la prairie.

C'est le soir ; les étoiles, une à une, ont envahi le ciel.

—Vois-tu, dit Wambagna, cette étoile si belle, qui brille d'un si pur éclat, juste en face de nous ?

—Je la vois, dit la jeune fille.

—Lorsque je serai parti, tu viendras, de temps en temps, t'asseoir à cette même place et, en regardant cette étoile, tu songeras à moi.

—Je le ferai.

—De mon côté, j'en ferai autant, en quelque lieu que je sois. De cette façon, nos deux pensées s'uniront, et, quoique séparés de corps, nous nous comprendrons.

Ils parlèrent encore quelque temps, puis se levèrent et, la main dans la main, regagnèrent les wigwams de leurs familles.

Le lendemain, Wambagna partit.

Celle qui avait juré de devenir sa compagne à son retour, de partager toujours ses joies et ses peines, sa bonne et sa mauvaise fortune, l'accompagna jusqu'à la nacelle où il avait déposé ses armes, des habits et les provisions nécessaires durant les premiers jours de sa périlleuse expédition.

Rapidement, Wambagna, qui ne voulait pas qu'on s'aperçût de son émotion, fit ses adieux à ses proches et à ses amis, serra un peu plus longuement sa fiancée sur son cœur, et sauta dans le canot d'écorce qu'il avait construit dans cette prévision, avec l'aide et les conseils de Mébaga. Puis, saisissant ses pagaies, il se hâta de mettre une bonne distance entre les wigwams de sa tribu et lui.

Il devait aller rejoindre un parti de Crees, en ce

moment sur le sentier de guerre contre leurs pires ennemis et les plus féroces, les guerriers assiniboïnes.

Pendant deux jours et trois nuits, il descendit la rivière, à force de rames, jusqu'à un endroit appelé Katepwe, tout à l'est du plus grand lac de la rivière.

Là, il s'arrêta, cacha sa barque dans une petite crique dissimulée, se regarda de son massif d'énormes saules surplombant, s'arma par un carquois, de son arc et de ses flèches, puis se dirigea à pied vers le sud, se fiant à son instinct d'enfant de la prairie pour retrouver les guerriers de sa tribu.

Après avoir ainsi marché pendant deux grandes journées, il venait d'atteindre les hauteurs encaissant un ruisseau, quand soudain il s'arrêta, attentif. Rapidement il se jeta à terre, et, dans cette position, se prit à examiner le groupe de tentes qu'il venait d'apercevoir tout au fond de la vallée.

Il ne lui prit pas longtemps pour reconnaître que ces tentes n'appartenaient pas à ceux de sa tribu. Ce ne pouvait donc être que des Assiniboïnes, poussés, sans doute, dans cette direction, par leurs ennemis, désireux de les mener ainsi vers le reste des guerriers Crees, sur la rivière, afin de les cerner entre deux forêts.

A cette pensée, Wambagna se sentit frémir d'aise.

A quelque distance des tentes, les chevaux, les uns attachés, les autres aux entraves, paissaient. Le jeune homme résolut sur le champ de se procurer une monture, afin de continuer son expédition d'une façon plus rapide.

Il attendit la nuit.

Il fallait que le jour, sans que la sentinelle, tout devait être endormi dans le camp ennemi, il se vit à ramper doucement vers l'endroit où il avait vu les chevaux. Tout était en sa faveur : une brise assez forte venait du côté du campement, et la lune se cachait, de temps à autre, sous de gros nuages noirs. Il profitait de l'obscurité pour avancer et, pendant les moments clairs, examinait, sans se montrer audessus des hautes herbes, l'endroit vers lequel il se dirigeait.

C'est ainsi qu'il s'aperçut que, selon son attente, il y avait une sentinelle veillant sur les chevaux. Son parti étant pris d'avance, sans doute, il remonta dans la direction du guerrier. Au moment même où celui-ci, croyant entendre un froissement d'herbe, se retournait, Wambagna se dressa subitement, le saisit à la gorge et, d'un coup sûr, lui plongea son poignard dans la poitrine.

Le coup fut si terrible que la sentinelle ne put pousser un cri. En un tour de main, Wambagna la scalpait, puis, saisissant le cheval le plus proche, celui qui, tout à l'heure, lui avait paru le meilleur, sauta en selle et se sauva, tout fier de ce premier exploit, du côté où il pensait trouver les siens.

Effectivement, il les rencontra au milieu du jour suivant, chevauchant dans la direction des Assiniboïnes.

Grâce aux indications précises qu'il put fournir, les guerriers Crees atteignirent bientôt leurs ennemis. Un terrible combat corps à corps eut lieu. Les Assiniboïnes étaient renommés pour leur adresse et leur bravoure, mais force leur fut, cette fois, de succomber au nombre. Ce fut une véritable boucherie, mais un grand succès pour les Crees, qui se saisirent d'un grand nombre de chevaux et firent beaucoup de prisonniers. Pendant l'engagement, Wambagna se fit remarquer par son courage ; ses chefs le félicitèrent.

Le jeune Indien, tout fier, songea à l'instant où il pourrait raconter les heureux effets de son expédition à sa chère Mébaga.

Nous ne suivrons pas Wambagna dans les autres expéditions auxquelles il lui fut donné de prendre part.

Nous le retrouvons, six mois plus tard, près de son canot d'écorce à Katepwe. A sa ceinture, en compagnie de son tomahawk, pendent de nombreuses chevelures. C'est la preuve la plus évidente qu'il s'est conduit en brave. Maintenant, il peut épouser celle qu'il attend là-bas ; il s'en est rendu digne dans toutes les rencontres auxquelles il a eu occasion de se trouver mêlé.

Oh ! qu'il lui tarde de revoir sa chère fiancée ! qu'il

lui tarde de la serrer dans ses bras, de l'étreindre sur sa robuste poitrine.

Rapidement, il ramène sa barque sur l'eau, saisit ses pagaies et se met en devoir de remonter la rivière.

Mais quel est ce cri étrange qu'il vient d'entendre ? Lugubre, il a résonné dans la nuit tranquille, comme une plainte navrée de mourant et les échos innombrables du lac l'ont dépercuté au loin, à l'infini.

Wambagna, étonné, cesse de ramer.

—Qui appelle (1) ? s'écrie-t-il.

Rien ne lui répond.

Le jeune Indien croit avoir été victime de l'hallucination d'un moment, et se remet à nager, songeant tout le temps au bonheur qui l'attend au retour. Il rame vigoureusement pendant toute la nuit et tout le jour suivant, ne prenant aucun repos, tant il a hâte de revoir le lieu où l'attend sa bien-aimée.

La seconde nuit étant trop obscure, pendant les premières heures, pour qu'il lui soit possible de continuer sûrement son voyage, il dort en attendant que la lune se lève et l'éclaire.

Soudain, il se réveille en sursaut. Pour la seconde fois, il a cru entendre le même cri lugubre de la veille. Pour la seconde fois, il pose la même question aux échos des bois :

—Qui appelle ?

Rien.

Pour la seconde fois, il croit s'être trompé.

—Je rêvais, se dit-il.

La lune brille maintenant au ciel et se reflète doucement sur les eaux dormantes du lac.

Wambagna s'embarque de nouveau et continue son chemin, pour se reposer encore à la fin du jour, en attendant que l'astre des nuits lui permette de se remettre en route.

Pour la troisième fois, en se réveillant, il entend le cri lugubre de la veille. Pour la troisième fois, il pose à la nuit sa demande pleine d'angoisse :

—Qui appelle ?

Pas de réponse.

Plus inquiet, le jeune Cree saute sur son canot, heureux cependant de se dire :

—Demain, au lever du soleil, je serai au terme de mon long voyage. Au point du jour, Mébaga se jettera dans mes bras.

Enfiévré par ce bonheur, qu'il sent si près maintenant, il redouble de vigueur.

La nacelle vole plus qu'elle ne glisse.

Depuis plus de trois heures, il rame avec une telle ardeur qu'il ne semble pas avoir nagé de la même façon depuis deux jours et deux nuits.

Tout à coup, à deux reprises, cette fois, l'horrible cri se répercute.

A deux reprises, la voix pleine d'angoisse, Wambagna demande, comme tout à l'heure, comme les nuits précédentes : Qui appelle ? qui appelle ?

Rien encore.

Déjà l'aurore blanchit l'horizon, l'ombre fait place à la lumière, les fleurs se couvrent de rosée et les oiseaux secouent leurs ailes humides. Avec le soleil, qui surgit lentement en amont de la rivière, une douce chaleur se répand.

Déjà Wambagna aperçoit les tentes de sa tribu.

Maintenant, il peut voir le wigwam de son père et le wigwam du père de sa chère fiancée.

Encore quelques coups de rame, et il aborde en face du campement. Il court à terre. A la porte du wigwam de sa famille, sa mère en pleurs le reçoit et lui apprend la triste nouvelle.

Mébaga est morte, morte en regardant leur étoile. Depuis ce jour, Wambagna s'en va tristement, chantonnant sa complainte. (2)

Qu'appelle ? qu'appelle ?

Là-haut le croissant de la lune brille ;
Pourquoi donc faut-il que ma barque sille
Le long des marais et des hauts roseaux ?
Tout dort : ici l'eau, là les bois, la terre.

(1) Comme cette légende se raconte par les Métis Français, la forme " qui appelle " s'est changée en qu'Appelle, nom que porte la rivière où se passe le récit.

(2) Les vers suivants sont une traduction d'une poésie en glaise par Annie Broder, dans le *Qu'Appelle Progress*. Inutile de dire que la traduction est loin d'égaliser l'original. Nous nous en excusons auprès de l'auteur.

Pour
Si loi
Que n

Plus
Qu'il

Le ve
Quel
Jusq
Le br
Et l'a
Presq
Du te

L'om
S'éva

Par d
Mon
Des b
En a
Sans
Tand
Le so

J'ent
On d

Pens
Se fa
Mon
Pas
Hier
Pour
Pour

Mon
Jusq

Guérand

L'île de Q
ments relat
an sud de la
réenne. C'e
faiblement
superficie à

LETTRE DE

Deux an
nous avai
mois, nous
catéchumè
Après la
Lacrouts
lui avait é
pendant q
Le 10 m
ils trouve
ment cont
contre les

Les deu
au mouve
bateau, ils

Quelqu
sonnés ; v
dentes des
des mass

Immédi
de France
lui deman
les mission

Dès le l
étrangères
ment avai
l'ordre d'

pour rame
Cet ord
cuté et au
annoncé p

et avait m
barquer le
nous arri

Pourquoi n'être pas au repos ? Las ! j'erre
Si loin d'elle, sur le sentier de guerre
Que mon canot doit voler sur les eaux.
Qu'appelle ? qu'appelle ?
Plus rien ! — C'est la voix de mon cœur qui crie
Qu'il fait triste, au loin, seul dans la prairie !

Qu'appelle ? qu'appelle ?
Le vent du chinook est tombé pourtant !
Quel horrible cri s'élançait à l'instant
Jusqu'au haut des pins, s'arrête et y flotte ?
Le brillant croissant a soudain pâli.
Et l'aurore vient, fraîche. Je grelotte
Presque... Loin de moi, malgré tout, l'oubli,
Du tendre amour dont mon cœur est rempli.
Qu'appelle ? qu'appelle ?
L'ombre disparaît et la nuit tremblante
S'évanouit dans la plaine somnolente.

Qu'appelle ? qu'appelle ?
Par deux fois le cri s'est répété.
Mon léger esquif s'enfuit à côté
Des bosquets, des pics, des ruisseaux, des îles.
En avant !... Hélas ! mes nerfs et mon cœur,
Sans savoir pourquoi battent de terreur
Tandis que je fuis sur les flots tranquilles.
Le soleil est froid et l'air plein d'horreur.
Qu'appelle ? qu'appelle ?
J'entends au loin des sons affreux, terribles !
On dirait le chant des morts invisibles.

Qu'appelle ? qu'appelle ?
Penser qu'au moment même où l'affreux cri
Se faisait entendre horrible à minuit,
Mon nom s'envolait de ta lèvres morte !
Pas un instant, ne m'en être douté !
Hier, lorsque là haut la lune a monté,
Pour revoir tes yeux je me suis hâté !...
Pourquoi donc partir seule de la sorte ?
Qu'appelle ? qu'appelle ?
Mon cœur sera triste et silencieux
Jusqu'au moment où je mourrai joyeux,

A.-H. DE TRÉMAUDAN.

Guérande, T.-N.-O., 1901.

MASSACRES EN CORÉE

L'île de Quelpaert, où se sont déroulés les graves événements relatés dans la lettre suivante, se trouve à 85 kilomètres au sud de la pointe la plus méridionale de la péninsule coréenne. C'est une terre haute, montueuse, très boisée et très faiblement peuplée (environ 10,000 habitants). On estime sa superficie à 1900 kilomètres carrés.

LETTRE DE MGR MUTEL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE

Deux ans d'évangélisation dans l'île de Quelpaert nous avaient donné des résultats inespérés. Il y a un mois, nous y comptons 242 chrétiens et de 700 à 800 catéchumènes.

Après la retraite, j'avais cru devoir donner au P. Lacroux un nouveau compagnon, et le P. Mousset lui avait été adjoint. Ils partirent donc les premiers, pendant que le prêtre indigène faisait ici sa retraite.

Le 10 mai, en débarquant à la ville de Tjyei-Tjyou, ils trouvèrent l'île tout entière soulevée principalement contre un collecteur d'impôts et subsidiairement contre les chrétiens.

Les deux missionnaires crurent pouvoir tenir tête au mouvement, et débarquèrent. Par le retour du bateau, ils firent télégraphier de Fusan et de Mokhpo :

Quelpaert en révolution, chrétiens battus, emprisonnés ; villages saccagés ; on veut détruire les résidences des Pères ; missionnaires en danger ; il y aura des massacres ; vite, vite, au secours !

Immédiatement, je portai ces nouvelles au ministre de France, qui les communiqua au gouvernement, en lui demandant de réprimer les troubles et de protéger les missionnaires.

Dès le lendemain, 13 mai, le ministre des affaires étrangères répondit à M. de Plancy que le gouvernement avait déjà télégraphié au sous-préfet de Mokhpo l'ordre d'envoyer à Quelpaert des agents de police pour ramener le calme et protéger les Pères.

Cet ordre ne devait malheureusement pas être exécuté et aucun agent ne partit. Un bateau avait été annoncé pour Quelpaert ; le P. Maraval était à bord et avait mission, si le danger était trop pressant, d'embarquer les Pères, ou de prendre des nouvelles et de nous arriver sans retard. Or, ce bateau ne ha

point à Quelpaert. Entre temps, par des barques venues de Tjyei-Tjyou, ou même envoyées de Mokhpo par le P. Deshayes, les bruits les plus inquiétants nous parvenaient.

* * *

Sans attendre cette extrémité, M. de Plancy avait avisé par télégramme l'amiral Pottier du danger couru par les missionnaires. De Ta-Kou, l'amiral dépêcha immédiatement deux canonnières : la *Surprise*, qui alla directement de Tché-Fou à Quelpaert, et l'*Alouette*, qui vint à Chemulpo prendre les ordres du ministre de France. Le P. Poissel fut embarqué en qualité d'interprète et d'intermédiaire.

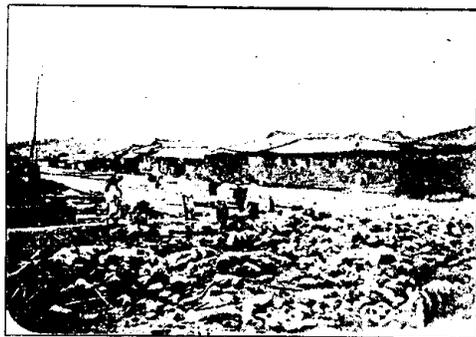
Le gouvernement demanda aussi de profiter de cette occasion pour envoyer à Quelpaert un nouveau gouverneur.

La *Surprise* arriva la première en vue de Tjyei-Tjyou, le 30 mai. Mais, outre qu'elle avait l'ordre d'attendre le second bateau pour agir de concert, le commandant, sans interprète, ne vit aucun moyen d'agir à coup sûr, et il se contenta de louver sur la côte. Le 31, l'*Alouette* arrivait ; aussitôt une salve de coups de canon annonça le dessein de descendre à terre, et une embarcation fut dirigée sur la côte. Une demi-heure après, elle ramenait les PP. Lacroux et Mousset, qui avaient escaladé les remparts pour venir au-devant de leurs libérateurs.

Ils étaient donc sauvés, et sauvés par la France !

* * *

Mais quelles terribles choses ils eurent à raconter ! Après avoir essayé de disperser les rebelles, par une sortie à la tête de leurs chrétiens, ils avaient dû se réfugier dans la ville et en faire fermer les portes. Les mandarins avaient voulu fuir ; ils les retinrent.



Place de Tjyei-Tjyou après le massacre

Organisant la résistance, ils étaient parvenus à garder la ville pendant quinze jours. Mais les vivres manquaient ; puis, parmi les assiégés, beaucoup étaient complices des rebelles ; à la fin, ils les introduisirent dans la ville et les Pères durent se réfugier au mandarinat.

Le 28 et le 29 mai, le massacre fut épouvantable ; vieillards, femmes, enfants, rien ne fut épargné. Dans la seule ville, on comptait cent cinquante victimes et, dans toute l'île, de cinq à six cents ont été massacrés.

Dans le mandarinat même, les missionnaires étaient si peu en sûreté que leur domestique, jeune homme de dix-sept ans, caché avec eux, fut livré aux rebelles qui lui crevèrent les yeux, et, après un long martyre, finirent par l'assommer.

Un nouveau gouverneur fut débarqué. Les commandants des canonnières descendirent aussi à terre avec une escorte. Au beau milieu de la ville, ils purent encore compter 68 cadavres gisant sur la place, au milieu des pierres et des bâtons qui avaient servi à les assommer.

La photographie ci-dessus a été prise par eux.

* * *

Il fallait remonter le courage du gouverneur, tout tremblant, et le décider à lancer une proclamation sévère. Les commandants Mornet, de la *Surprise*, et de Balloy, de l'*Alouette*, s'y employèrent avec autant de discrétion que de dévouement. Ils exigèrent de lui que les cadavres des victimes qui encombraient la

place reçussent une sépulture convenable, dans un terrain concédé *ad hoc* par le gouverneur, et qu'une cérémonie religieuse, à laquelle les commandants se proposaient d'assister, eût lieu à cette occasion.

La résidence des Pères fut visitée : les portes en étaient arrachées, les planchers défoncés, le mobilier détruit ; les pierres d'autel, calices, etc., cassés, torturés et mis hors d'usage.

Les négociations étaient à peu près achevées quand, le 2 juin au matin, arriva devant Tjyei-Tjyou un bateau affrété par le gouverneur coréen, avec 100 soldats et M. Sands, conseiller du gouvernement.

Les embarcations des bateaux français les mirent à terre, et aussitôt débarqués, ces soldats prirent la garde du mandarinat et de la ville, que le gouverneur avait demandé aux commandants des canonnières françaises d'assurer jusque-là.

* * *

En apprenant la gravité de cette rébellion, l'Empereur donna ordre d'envoyer encore des soldats. Ils sont partis le 9. Le 10, une dépêche de Mokhpo nous apprenait que le P. Mousset y était revenu une seconde fois, à bord de l'*Alouette*, avec 40 chrétiens que le commandant avait gracieusement consenti à embarquer.

La situation reste périlleuse, les rebelles entourent encore la ville, et les soldats ne font rien pour les disperser, parce que l'ordre leur a été donné d'agir *pacifiquement*, et les rebelles, qui le savent, continuent leurs menées. Deux cents soldats viennent encore d'être envoyés, cette fois avec l'ordre d'agir sévèrement, en évitant seulement d'envelopper les innocents dans le châtement des coupables.

Ce qui me rassure plus que tout ce déploiement de forces, c'est la présence de M. Sands près des missionnaires. C'est à lui que les quelques chrétiens qui survivent doivent d'avoir été protégés. Cela n'empêche pas que nous ne restions dans des angoisses mortelles.

Extrait des *Missions Catholiques*

CONFÉRENCE

Notre sympathique collaborateur, M. Antonio Pelletier donnera une conférence, le 27 octobre 1901, à la salle de l'Union Catholique, rue Bleury. M. Pelletier a choisi pour sujet de son entretien : *Le cœur*. Nul doute qu'avec sa nature délicate et poétique, notre jeune ami saura vivement intéresser son auditoire. Un tel thème et son talent littéraire nous permettent d'y compter.

Nos souhaits de succès.

MIGNONNETTE

A Alice...

Si tu voulais, en d'autres lieux,
Nous irions habiter tous deux ;
Nous aurions belle maisonnette,
Mignonnette :

Nous irions, le soir, en chantant,
Renouveler notre serment,
Aux doux bruits de l'herbe qui pousse,
Sur la mousse.

On dirait, dans les alentours,
Que nous sommes jeunes amours ;
On ritait de notre jasette,
Mignonnette ;

Mais méprisant ces envieux,
Dans notre cœur, contents, heureux,
Nous irions, pour une heure douce,
Dans la mousse.

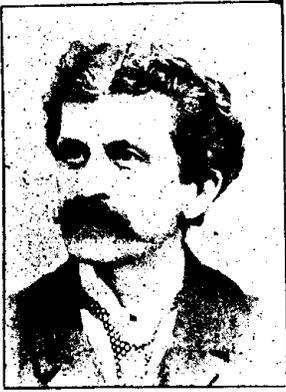
Enfin, dans mes bras, tous les jours,
J'aimerais à cueillir toujours,
Les ruits de ta lèvres rosette,
Mignonnette :

Et puis, nous rêverions tous deux,
En écoutant l'herbe qui pousse,
Nous en aurions tout plein les yeux,
De la mousse.

GUSTAVE RENAUD E. E. D.

Montréal, septembre 1901.

AUTOUR D'UNE ŒUVRE

L.-C. Bélanger, C.R.
Fondateur du Pionnier

Le Pionnier s'est fait le champion d'une œuvre patriotique au premier chef : il a entrepris de grouper, à l'ombre d'un drapeau nouveau, qui n'aura été ni sali, ni compromis, par conséquent, des écla- boussures de nos luttes politiques des derniers cinquante ans, de grouper tous les fervents de la cause nationale. Et il est en voie d'y réussir, si l'on en juge par l'afflux des sympathies populaires qui n'ont cessé

de croître autour de lui, depuis cinq mois à peine qu'il paraît à Montréal.

Or, notre vaillant confrère vient d'avoir trente-cinq années accomplies, le 13 octobre dernier ! Et, à l'entente de ses confrères de la presse à nouvelles, qui n'ont pas daigné, à une exception près, signaler même cet anniversaire, ce qui se fait couramment en pareils cas, — est-ce réserve, est-ce envie ? — LE MONDE ILLUSTRÉ croit devoir faire le salut des armes à ce noble combattant.

Et nous profitons pour cela de l'occasion de la grande soirée de gala, donnée dimanche soir, le 20, sous les auspices du *Pionnier*, à la salle du Théâtre National Français, 1440, rue Sainte-Catherine, pour célébrer l'anniversaire de notre confrère. Cette soirée patriotique, dont ont fait les frais des MM. Bourassa et Chicoyne, députés, Rivard, avocat de Québec, et autres collaborateurs du *Pionnier*, a eu un plein succès, en dépit de la discrétion observée par les autres journaux, qui ont laissé au *Pionnier* le mérite exclusif de son organisation. C'était aussi la première tentative du genre, à Montréal, et l'on peut affirmer sans hésitation que " pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître."

Quant à l'anniversaire même du *Pionnier*, nous ne croyons pouvoir en parler dans l'*Opinion Publique*, organe quotidien de nos compatriotes des Etats-Unis, à Worcester, Mass :

On sait que *Le Pionnier* de Sherbrooke est devenu journal du dimanche à Montréal, et qu'il s'est fait le champion d'excellence de l'idée française.

A l'occasion du 35^{ème} anniversaire de sa naissance, M. Amédée Denault, le rédacteur, dit :

" Hier, *Le Pionnier* était un défricheur intrépide d'une fraction du sol national à conquérir pour les siens. Aujourd'hui, cette conquête est faite, ou bien près. *Le Pionnier* de demain sera encore un défricheur, sans peur et sans reproche, mais dans le champ des idées : ce qui ne l'empêchera point de conserver son concours indéfectible aux conquérants du sol, nos laborieux colons de l'Est, du Nord ou de l'Ouest.

Honneur oblige ! Ayant grandi dans sa sphère d'action, sous l'irrésistible poussée des sympathies populaires

qui viennent à lui spontanément, à cause de sa cran- rie, de sa sincérité, de son dévouement désintéressé aux intérêts du peuple, *Le Pionnier* se doit à lui-même et doit à son honorable clientèle de déve- lopper en proportion ses moyens de propa- gande. Notre journal n'a jamais donné, hier, il ne donnera pas, demain, l'exemple de fail- lir au devoir social.

C'est pourquoi, à l'oc- casion de son trente- cinquième anniversaire, *Le Pionnier* commence à déployer plus grandes ses ailes, afin de s'élever plus haut et d'aller plus loin — nouvelle colombe de l'arche du salut national — promener le rameau vert de l'alliance dans tous les lieux où quelques groupes des nôtres attendent le mot d'ordre du patriotisme

intransigeant et vigilant."

C'est mériter le succès que de parler ainsi.

Nous nous reprocherions de ne pas citer également ici la jolie anecdote suivante, que M. L.-C. Bélanger, l'un des fondateurs du *Pionnier* et le seul survivant, a intercalée, avec beaucoup de bonheur, dans le su- perbe article dont il honorait notre confrère, pour son numéro le 13 octobre.

C'était vers la fin d'octobre 1866. Une affaire im- portante m'appela auprès de M. Cartier, alors pro- cureur-général. J'étais muni d'une lettre de recom- mandation de la part de M. Galt, député de Sher- brooke et ministre des finances. Il me fallait me pré- senter le lendemain, un dimanche, car M. Cartier était à la veille de son départ pour l'An- gleterre, où il s'en allait mettre la dernière main à l'œuvre de la Confé- dération.

— A quelle heure, de- mandai-je à M. Galt, puis-je mieux me pré- senter ?

— Sur les onze heu- res, me dit-il.

— Mais M. Cartier sera sans doute à la messe, à cette heure.

— Qu'à cela ne tienne. Je connais ses habitu- des. Il sera de retour de la messe basse et vous le trouverez à la maison...

M. Cartier avait alors son domicile rue Notre-Dame, à l'est du Palais du Justice, comme toujours, *au mi- lieu des siens !*

Il avait plu toute la nuit et en arrivant chez lui je portais encore " du temps l'irréparable outrage," si j'en juge par le regard scrutateur de la vieille portière qui prévoyait déjà l'ère des anarchistes. Heureuse- ment, en prenant ma carte, elle me demanda mon nom, alors que je fus tenté de lui répondre comme l'Irlandais à un commis de la poste : regardez l'a- dressé, — et, en l'entendant, elle le répéta tout haut, ainsi que celui de ma bonne petite ville. Ce fut l'affaire d'un instant. Du haut de l'escalier, j'entendis une voix un peu nasillarde me disant d'entrer sans façon. En même temps, j'aperçus une figure dont la moitié était veuve de sa barbe, tandis que l'autre semblait être jalouse de la main habile qui lui avait fait subir cet heureux sort.

Quelques minutes après, j'avais l'honneur de donner la main au " plus grand Canadien de son temps." Il avait alors cinquante-deux ans, étant un plus jeune que notre Laurier d'au- jourd'hui.

Quelle vigueur, quel feu, quel homme !

Mon affaire fut bien- tôt mise en règle, à ma grande satisfaction, et,

après avoir remercié de mon mieux, j'allais me retirer.

" Un moment, me dit-il. Vous venez de fonder un nouveau journal au sein de nos fameux townships. J'en ai reçu les premiers numéros et les ai lus avec plaisir. J'aime le nom du nouvel organe, le *Pionnier*. Vous verrez qu'il fera son chemin et qu'il ira loin. Les al- lures et le ton de cette feuille me vont à merveille. Vous savez, je suis un lutteur. Faites comme moi : lutez, lutez sans cesse, lutez encore, et ça ira bien."

Ainsi que le constate M. Bélanger, le *Pionnier* n'a pas cessé, durant le tiers de siècle et au-delà, qu'il a vécu et bataillé, de suivre le programme que lui avait tracé lui-même l'éminent homme d'Etat et le grand patriote que fut sir Georges Etienne Cartier.

Voilà pourquoi il a " fait son chemin " jusqu'ici, avec un succès digne de l'admiration générale ; pour- quoi " il ira loin," emporté sur les ailes des plus saines aspirations populaires, avec lesquelles il vibre à l'a- nisson.

CHRYSANDRE ESTIMAUFRAUC.

SIMPLE HISTOIRE

Il l'appelait Velléda.

Elle le nommait Eudore !

Comme ils s'aimaient tous deux !

Elle avait un de ces grands cœurs susceptibles de comprendre et de mettre en action les plus sublimes dévouements.

Quant à ce qui... trottait dans sa tête d'enfant gâ- tée, personne encore n'avait pu le définir : c'était un mélange de mutinerie et de malice qui donnait parfois envie de se fâcher, mais alors son cœur volait sur sa lèvre et on allait, pardonnant, en goûter l'exquis saveur.

Lui, pour faire contraste sans doute, était sage comme un philosophe ; certes, il s'amusait bien un peu des gamineries de sa petite compagne, mais com- bien il aurait voulu qu'elle écoutât, tout au fond de son âme, les chants, les inspirations dont lui-même était bercé.

Son caprice se conçoit : il était poète.

Lorsque Velléda voyait la poésie soulever les boucles des cheveux d'Eudore, elle admirait son petit ami, l'appelait son tendre rêveur et... était-elle assez en- fant... elle retournait vite à sa joie de vivre, de chan- ter, de sauter, de courir le papillon, de caresser ses fleurs aimées.

Et pourtant, ils s'aimaient bien tous deux.

Velléda, la rieuse !

Eudora, le rêveur !

C'est que, lui aussi, il avait un très grand cœur, vous savez, un de ces beaux cœurs si rares chez les hommes, vibrant de nobles sentiments, sous l'impul- sion d'une âme encline aux meilleures choses.

Cependant, un jour vint où le ciel brillant de leur belle existence s'obscurcit.

Pourquoi arriva-t-il donc, ce vilain nuage sombre ?

Elle ne put jamais savoir !

Lui seul, Eudore, l'apprit... Et, pourtant, rien à l'horizon n'avait fait prévoir cette éclipse totale du soleil radieux de leur bonheur !

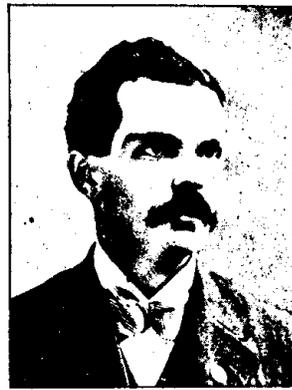
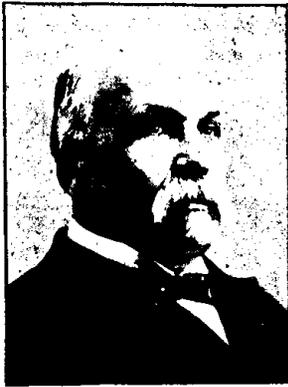
Qu'advint-il ?...

Velléda, la rieuse, ne revit plus son ami !

Oh ! comme alors, elle devint triste, triste, triste ; dans une profonde rêverie, elle murmurait, parfois : " pourquoi, ah ! pourquoi donc ne vient-il plus causer comme autrefois ? Nous étions si bien ensemble, nous nous aimions tant, nous nous le disions tendre- ment ! "

De mois s'écoulaient ainsi, puis un jour parut, — un jour que Velléda n'oubliera jamais — où tous deux se rencontrèrent, au détour d'une allée ombreuse : C'était le soir ; chacun allait chercher l'air pur qui rafraîchit, ranime, et repose, ce semble, des fatigues qu'occasionne une journée d'été.

Elle était attirée là par la beauté splendide de la nature au crépuscule. Puis... Quel parfum délicieux émanait de ces roses multiples, qui étalaient leurs pétales gracieux, demandant la douce caresse que Velléda prodiguait avec toute l'aideur de son cœur aimant.

Adjutor Rivard, L.L.B., avocat
Correspondant du PionnierJ.-A. Chicoyne, avocat, M.P.P.
Dir. du Pionnier de 1885 à 1901L.-G. Robillard, Prés. de l'U.F.C.
Editeur-Prop. du PionnierHenri Bourassa, M.P.
Conférencier du dimanche, 20
octobreAmédée Denault, L.L.B., Pub.
Directeur du Pionnier

La M
francs et
Lartig
l'air le p
— Bon
Ils s'en v
— Qui
— Les
— Eh t
— Ça p
crois.
Ce dial
mots, sur
— Quoi
qu'il y a
— Nou
n'y a rien
pièces de
Puis, sa
Le chesin
: Les me
pas de la
Mainten
— M'ex
— Je su
curé... J
visage... t
— Si tu
rejoindre,
jusqu'à l'a
Galoube
— C'est
faire un é
tation arb
me trompe
gner sur n
— Nous
Après ci
poussa une
— V'là la
On voyai
la policière
de se crois
— Elle le
loubet...
jambes.
— Les mi
Mais j'ai da
besoin.
— Pourqu
— Regard
garde... Ell
a pas recon
nommé le F
rait pas lais
— C'est ég
— Parbleu
Et les deu
contre de M
Lartigues
coudé que f
bras de la M
Oréteil.
Galoubet
— Qu'y a
pétueuse all

Lui, Eudore, venait là rêver... C'était l'heure de l'évocation. Pouvait-il résister aux inspirations que mettait dans son âme la brise légère, pleine de voix charmeresses ?

Quand les deux amis se croisèrent, la jeune fille sentit tressaillir son âme : si son Eudore, en un souffle, laissait échapper son nom : "Velléda !" oh ! avec quelle joie elle perdrait sa main dans la sienne, en murmurant : "Eudore, me voici !"

Mais, rien !... Eudore la regarda distraitemment, détourna les yeux et passa.

C'était donc fini... Qui pourra décrire le mal éprouvé par la pauvre ?...

Elle était courageuse, elle était digne, elle continuait sa route, frôlant les fleurs merveilleuses, se déchirant aux épines des arbustes, indifférente à l'état de son âme : que pouvait lui faire une gouttelette de sang aux doigts quand son cœur saignait à flots ? Cependant, elle ne se plaignait jamais, elle garda sa souffrance tout au fond du sanctuaire sacré de son cœur, où plus jamais aucun n'eut accès.

Lui, Eudore, plus tard, beaucoup plus tard, quand il sentit, en son âme, le besoin de s'épancher dans une autre âme, à la sienne semblable, n'éprouva-t-il pas le regret des jours enfuis ?

Peut-être ? Dans son désir d'aimer fortement, d'être aimé ainsi, n'appela-t-il pas son amie, dans un cri : "Velléda, ma douce Velléda, où donc es-tu ?..."

Peut-être ! Elle, Velléda, dans sa solitude, entendit-elle l'appel désespéré de son ami ?

Peut-être ! Mais, quelle fut sa joie d'apprendre que son amie se souvenait, comme elle se souvenait elle-même !...

Seulement, ô malheur !... elle ne put voler à lui : il venait trop tard : Dieu avait mis "l'Impossible" entre elle et lui.

Peu importe donc, les pauvrets, déjà loin du passé, ne pouvant croire en l'avenir... Cependant, ils s'étaient bien aimés tous deux : Eudore, le Poète ! Velléda, la Rieuse !

GILBERTE.

MARGUERITE DE VALOIS

Cette brillante fleur de l'arbre des Valois, qui mourut le nom de tant de puissants rois, Marguerite, pour qui tant de lauriers fleurirent, pour qui tant de bouquets chez les muses se firent, à vu fleurs et lauriers sur sa tête sécher, et par un coup fatal ses lys s'y détachèrent, la le cercle royal dont l'avait couronnée, en tumulte, sans ordre, un trop prompt hyménée rompu, du même coup devant ses pieds tombant, la laissa, comme un tronc dégradé par le vent, exposée sans époux et reine sans royaume, vaine ombre du passé, grand et noble fantôme, qui traîna, depuis, les restes de son sort jusqu'à son nom mourir avant sa mort.

MARGUERITE DE VALOIS.

Cette pièce de vers a été écrite par Marguerite de Valois, première femme du roi Henri IV. Elle peint son malheur, et elle le fit pour lui servir d'épithète. Le texte en fut copié du manuscrit de Marguerite de Valois, qui se conserve à la bibliothèque impériale. Marguerite de Valois était la vraie héritière des Valois, dit Mazarin. Elle ne fit jamais don à personne, sans même penser de donner si peu ; elle était le refuge des gens de lettres, et avait toujours quelqu'un à sa table ; elle apprit tant en leurs conversations qu'elle pouvait et écrivait mieux que femmes de son temps.

AU PUBLIC

Nous vous avis que M. H.-E. Peltier n'est plus l'agout du MONDE ILLUSTRÉ.

FRUSTRA ?

Tout ce sublime amour, essence de mon âme, Que Dieu m'avait donné et que je te donnais, Etait-ce donc en vain, cette divine flamme, Etait-ce en vain que je l'offrais ?

Etait-ce donc en vain que, glissant dans mes rêves, Ta gracieuse image et ton doux souvenir, — Comme les flots chantants rafraichissent les grèves — Purifiaient mon cœur et savaient le guérir ?

Etait-ce donc en vain que, planant sur ma vie, Comme une étoile d'or scintille aux cieux profonds, Tu versais en mon âme, ô ma bien douce amie, La clarté des espoirs féconds ?

Tu devais disparaître au tournant de la route, Sans livrer ton secret, sans dire d'espérer : Tu devais t'en aller, me laissant l'après doute De savoir si je dois te maudire ou t'aimer.

SIR HAWNOE.

Québec, octobre 1901.

SILHOUETTE LITTÉRAIRE

Les habitués de notre journal ont la mémoire facile ; c'est pourquoi je suis certain qu'ils se souviennent encore de Mme Andrée, la fondatrice du "Coin du Feu."

A la demande d'une personne pleine d'une modestie que je ne blâme pas, il me faudra être bref dans ce sujet susceptible de développement.

Mme Andrée est dans le domaine des bonnes choses, que l'on se rappelle avec plaisir.

Je regrette qu'elle soit mère de famille — puisque ce titre nous l'enlève.

Mais pourquoi regretter ? N'est-ce pas ce même titre qui lui donne des bonheurs — et à d'autres êtres chers.

Ce titre — qui correspond à une expérience sérieuse dans la vie — a permis à Mme Andrée de faire des observations judicieuses sur l'économie domestique.



Photo. J.-R. Poirier, 3065 rue Notre-Dam :

J'apprendrai à nos amis que notre ancienne collaboratrice prépare un travail solide sur la vie, les usages et les travaux domestiques ; et des dissertations sur les ouvrages de fantaisie : fil tiré, broderies, dentelles, etc.

Les œuvres de Mme Andrée, dans ce genre, ont été souvent couronnées aux Expositions annuelles.

Dé plus, Mme Andrée dessine actuellement la "flore canadienne," pour illustrer un nouveau volume que son mari, M. E.-Z. Massicotte, présentera avant longtemps au public.

Mme Massicotte, on le voit, est écrivain, femme d'intérieur, artiste-peintre, et je puis bien vous le dire : très bonne musicienne.

L'écrivain, chez elle, a un style courant, clair, précis, sans clinquant ; sa plume est un pinceau qui fait image.

Le caractère de Mme Andrée est sérieux : elle raisonne tous ses actes, excepté un, celui de son cœur ; je veux dire qu'elle est bonne, très bonne.

ANTONIO PELLETIER.

M. NAPOLEON TOUSIGNANT

Nous avons le regret d'enregistrer la mort prématurée de M. Napoléon Tousignant, marchand de nouveautés bien connu de cette ville. Le défunt n'était âgé que de quarante-huit ans et s'était créé, dans le commerce à Montréal, une situation très enviable. Arrivé en 1881, il fonda une institution commerciale avec M. Gagnon, actuellement échevin de cette ville, angle des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine.



Photo Lapres & Lavergne.

Cette société fut dissoute en 1890 et M. Tousignant assumait seul les responsabilités de son négoce, à l'angle des rues Saint-Laurent et De Montigny. Le Louvre était le nom de son établissement, et l'on sait quelles affaires prospères s'y faisaient et s'y font encore.

M. Tousignant avait épousé Mlle Antoinette Giroux, sœur de notre estimable ami de la Banque Hochelaga. Six enfants lui survivent dont le plus âgé n'a que quinze ans. Il était originaire de Saint-Pierre-les-Beccquets.

L'ESPERANCE

Il est dans le Ciel une puissance divine, compagne assidue de la Religion et de la Vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir. Quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse. Rien n'approche du charme de sa voix, de la douceur de son sourire. Plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La Foi et la Charité lui disent ma sœur, et elle se nomme l'Espérance. — CHATEAUBRIAND.

BEAU PROGRAMME

Prix populaires, 10, 20, 30 et 40 cents, au Monument.



BEAUX-ARTS : RETS

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

MŒURS FRANÇAISES

LES COURS DE JEUNES FILLES

C'est encore une assez récente institution que celle des cours de jeunes filles, et, pour les avoir vus naître, il n'est pas nécessaire d'être très vieux ou de porter bétycles et tête chauve.

On était au lendemain de notre funeste guerre. On disait couramment que si nous avions été vaincus, c'était la faute du maître d'école allemand. On s'empresait de renforcer les études des garçons. L'éducation des filles subit toujours le contre-coup de celle de leurs frères. On voulut faire quelque chose pour les "demoiselles". On organisa pour elles un enseignement. Ce furent les "cours".



Toque d'hiver

C'était une nouveauté en l'an de grâce 1872. Nous avons peine, aujourd'hui, à l'imaginer. Est-il possible que ces cours n'aient pas existé de tout temps ? Où donc allaient avant cela les jeunes filles qui n'allaient ni au couvent, ni à la pension, ni à l'externat ? Elles restaient chez elles tout bonnement. Jadis, on restait beaucoup chez soi. Et c'est aujourd'hui ce qui nous semble encore le plus difficile à comprendre.

La mode répondait cette fois à un besoin, aussi eût-elle vite fait de se répandre. Aujourd'hui les cours sont légion. N'en citons aucun, de peur de déshonorer les autres. Mais ce que l'on peut dire sans hésiter, et si incroyable que cela puisse paraître, c'est que, de tous ces cours, il n'en est pas un qui ne soit recommandable.

Comme directrice de cours, la femme est sans égale. Elle a le sens de l'organisation, et ses qualités d'ordre lui font merveille. Elle est zélée par instinct, et dévouée par nature. Elle a le souci du détail. Elle s'occupe en particulier, de chaque enfant qui lui est confié. Elle est maternelle : c'est tout dire. Aussi la jeune fille, toute jeune fille raffole de son cours.

C'est la grande préoccupation de sa vie, et c'en est la joie. Quelle différence avec nos jeunes garçons, "espoir de la France !" Ceux-ci n'aspirent qu'aux vacances et subissent la classe. Mais voyez de quel air allègre et dispos la jeune fille se rend à son cours ! Comme elle se hâte pour n'y point arriver en retard ! On ne va pas avec cet empressement là où l'on s'ennuie.

La jeune fille sait bien qu'à son cours elle ne s'ennuiera pas.

Elle compte d'abord sur la compagnie de ses cama-

rades. Etre "entre soi", entre compagnes du même âge, c'est un charme. Hélas ! prenez-en votre part : mères attentives, pères affectueux et grands-parents gâteux ! On ne connaît plus ni votre tendresse, ni vos soins ; on s'attarde volontiers avec vous ; mais vous aurez beau faire, vos jours sont passés. C'est un besoin pour la jeunesse de retrouver chez autrui le reflet de ses propres sentiments et l'image dorée de ses propres rêves.

Mais, en outre, le cours intéresse nos étudiantes par lui-même ; la jeune fille d'aujourd'hui a le goût de l'étude. Et pourquoi en laisserait-elle le privilège aux jeunes Françaises ou aux jeunes misses de l'Amérique ? On a soin, d'ailleurs, de lui rendre l'étude séduisante. Plus de nomenclatures ; aussi peu de dates que possible ; rien de sec, d'aride, de rebutant, un horizon très largement ouvert. Des vues, des échappées dans beaucoup de sens. Il est, telles matières à peu près complètement négligées dans les collèges, et qui font fureur dans les meilleurs cours.

Voulez-vous des exemples ? Nos jeunes filles sont passionnées de littératures étrangères. Donc, on les initie aux beautés du génie anglais ou de l'âme slave. Cela les prépare aux futurs engouements du cosmopolitisme. Sienkiewicz et Gorki peuvent apparaître maintenant à l'horizon de la mode ; elles sont prêtes et les attendent de pied ferme. Elle n'ont pas moins de plaisir à entendre parler de beaux-arts. Jadis, elles faisaient de l'aquarelle et peignaient des fleurs. Aujourd'hui, elles écoutent disserter sur Rembrandt ou sur Ruskin. Elles continuent d'être bonne pianiste et d'aller au concert ; mais encore faut-il qu'on leur expose la théorie de la musique du passé et de celle de l'avenir.

Pour enseigner tant de belles choses à tant de gracieuses auditrices, il faut un nombreux personnel enseignant. C'est un type d'aujourd'hui que le "professeur pour jeunes filles". Il vaut d'être dessiné.



Chapeau nouveau

Le professeur pour jeunes filles est... un professeur. Entendez que c'est un homme. Voilà une première condition. Il peut d'ailleurs être d'une élocution médiocre, d'une érudition contestable, d'une jeunesse déjà lointaine. Ce n'est pas la question. Il prend sur "ces demoiselles" une autorité qu'une femme, même éminente, n'aurait pas. Cet homme est un homme marié, cela va sans dire : un cours n'est pas une succursale de l'Opéra-Comique où se font les entrevues matrimoniales. Je sais un professeur dont l'air d'extrême jeunesse inquiétait une directrice de cours ; il lui montra, par la porte entre-bâillée, le berceau où dormait sa fillette... Argument sans réplique !

Admis à l'honneur d'enseigner aux jeunes filles, que notre professeur ne croie pas sa tâche aisée. Bienveil-

lante par nature et charitable essentiellement, la jeune fille est très fine, amie de l'ironie et inclinée volontiers à la critique.

S'il n'y avait encore que les jeunes auditrices ! Mais il y a les "autres", ces terribles autres, les mères, les tantes, les institutrices, alignées sévèrement le long du mur, et qu'on croirait absorbées dans leur travail de couture ou de tapisserie.

Le fait est qu'elles sont tout oreilles, et que rien n'échappe à leur contrôle. Tribunal inflexible, auprès duquel l'Aréopage eût passé pour indulgent.

Les filles et les mères !... il arrive qu'elles n'aient pas tout à fait le même mode d'appréciation. "Pour qui nous prend-il ? chuchotent entre-elles ces demoiselles, tandis qu'elles reprennent au vestiaire leur toque et leur mantelet. Croit-il que nous soyons de ces niaisées à qui l'on ne peut rien dire ?"

Cependant les mères, en train de rouler leur ouvrage et de piquer leurs aiguilles : "Pour qui prend-il nos filles, et croit-il qu'il faille leur parler comme à des collégiens ?"

Entre les deux camps, le professeur est embarrassé, quoique, ici aussi, le côté du plus fort soit assurément le meilleur. Mais en contentant l'un, il est sûr de déplaire à l'autre. Pour réunir tous les suffrages, il faut toutes sortes de mérites. Le savoir n'est que l'un d'eux. Le goût, le tact, le sentiment délicat des nuances, y sont au moins aussi indispensables. Au surplus, la tâche en vaut la peine.

Et je plaindrais ceux de "ces messieurs" qui considéreraient comme une besogne médiocre de former l'esprit de celles qui seront les épouses et les mères de demain.

AUGUSTA LATOUCHE

IDÉAL

Le peintre sait dissoudre un rayon en couleurs
Le maître, dans l'air, surprend les harmonies ;
Le sculpteur, dans un bloc, voit éclore des fleurs
Moi, je scrute, Idéal, tes rives infinies.

Puisse-je en mon passé, n'avoir versé de pleurs
Que pour en féconder des semences bénies ;
Faire par ma vertu sourire des douleurs,
Ne sourire qu'ailleurs aux âmes rajeunies !

Mon idéal s'élève au-dessus du plaisir ;
Que mon âme immortelle, avide sur la terre,
Dans un banquet d'amour, en Dieu se désaltère !

O mes sœurs, je vous veux inspirer mon désir !
Sous les mêmes clartés dirigeant notre voie,
Qu'au sein du vrai bonheur, je vous aime et vous voie !
ROSETTE

LA MODE

Des panneaux en dentelles sont souvent employés pour garnir les bas des jupes.

La basque remplace de plus en plus le boléro. Mais ce dernier est loin d'être délaissé.

Les poignées de parapluies en argent et acier brun incrusté de bijoux sont très en vogue.

Des cols de dentelle vénitienne ou irlandaise, ainsi que des manchettes, sont employés pour des costumes élégants en velours ou en soie.

Les modes Louis XV, qui seront la grande vogue de cet hiver, exigent des tissus très riches, et forcément là où le drap sera employé, cela sera en combinaison avec du velours et des garnitures élégantes.

AU MONUMENT NATIONAL

Frou-frou, cette semaine, avec M. Prad et Mlle Ethel, les artistes parisiens.

PROFIL

Si la grâce la charmante portrait, en core assez tous ceux qu créations.

A l'encontre sionnaires de Mme Dartig Elle se cont charme, et le

Elle a pou mante qu'elle jusqu'au bou la plus vraie nages qu'elle chable, n'est ne détaille a tons à cela q la toilette et jalouses tout

Nous avons nombre de se f. ste. Qu'elle a, elle

neuse de nanime: brav

Mme Dartig plus complets importance.

Voilà l'artis connaissent o élégance et sa et sa distinctio

Toutes ces bonnes et so société féminie les artistes.

teurs, adorée devant elle le

demandons, c temps possible

admire de to

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

MADAME CLARA DARTIGNY

Si la grâce, le talent et l'esprit pouvaient s'acheter, la charmante diva, dont nous donnons aujourd'hui le portrait, en aurait à revendre et il en lui resterait encore assez pour séduire, comme elle le fait à présent, tous ceux qui l'ont vue et applaudie dans ses différentes créations.

A l'encontre de tous ceux qui se prétendent ex-pensionnaires de scènes où ils n'ont jamais mis les pieds, Mme Dartigny ne réclame aucun faux titre de gloire. Elle se contente d'être elle-même : elle paraît, elle charme, et le public est conquis.

Elle a pour elle une grâce adorable, une voix charmante qu'elle manie avec art ; avec cela, comédienne jusqu'au bout des ongles, sachant s'incarner de la façon la plus vraie et la plus gracieuse dans tous les personnages qu'elle représente. Sa diction, pure et irréprochable, n'est pas un de ses moindres attraits : personne ne détaille avec plus de finesse et de correction. Ajoutons à cela que Mme Dartigny porte admirablement la toilette et qu'elle possède une garde-robe à rendre jalouses toutes les filles d'Eve.



Photo H. Richard

Nous avons vu notre gracieuse artiste dans un grand nombre de ses créations, et toujours elle y a été par-tout. Qu'elle soit Serpolette, Nitouche, Clairette ou autre, elle est toujours l'artiste impeccable et neuve dont l'arrivée en scène est saluée par d'unanime: bravos.

Mme Dartigny possède un répertoire d'opérette des plus complets, ce qui, au théâtre, est de la plus haute importance.

Voilà l'artiste. Quant à la femme, tous ceux qui la connaissent ont pu apprécier son esprit pétillant, son élégance et sa bonté, qui n'ont d'égale que son charme et sa distinction.

Toutes ces qualités ont créé à Mme Dartigny de bonnes et solides relations dans notre plus haute société féminine qui, en général, n'est pas tendre pour les artistes. Avec cela, très appréciée de ses directeurs, adorée de ses camarades, Mme Dartigny a devant elle le plus brillant avenir. Tout ce que nous demandons, c'est qu'elle soit avec nous le plus long-temps possible et reste ce qu'elle est, l'artiste aimée et admirée de tous.

SYLVO.

PROPOS DU DOCTEUR

DE L'APPENDICITE

Qu'est-ce donc que l'appendicite, cette terrible maladie qui fait tant parler d'elle, *ubi et ubi*, depuis quelques années. Serait-ce un nouveau fléau inconnu, qui ce serait abattu sur la pauvre humanité, déjà bien décimée, à l'instar de la fâcheuse influenza, qui sévit depuis trois quarts de siècle à peine. On a émis, à ce sujet, des opinions si extravagantes, que je suis très désireux de vous donner quelques idées nettes et exactes sur la question, qui vous permettront de confondre certains ignorants qui crient au charlatanisme, à l'abus de la chirurgie, etc.

L'appendicite est l'inflammation de l'appendice cœcal, petite portion de l'intestin, terminée en cul-de-sac à une de ses extrémités et qui s'implante, par l'autre, sur la partie inférieure du cœcum (partie du gros intestin qui succède à l'intestin grêle). Imaginez un minuscule doigt de gant de huit à dix centimètres de longueur et de six à huit millimètres de largeur sans utilité reconnue jusqu'à présent. Autrefois, on imputait à l'intestin lui-même les lésions qui, en réalité, atteignent l'appendice seul. Voilà la raison pour laquelle vous n'avez pas entendu parler plus tôt de l'appendicite. Dès lors, il ne pouvait être question d'opération, nul ne songeant évidemment à inciser le gros intestin. Aujourd'hui, au contraire, l'intervention chirurgicale est une règle de conduite presque absolue, puisqu'on connaît exactement le siège de l'abcès et que son incision, non-seulement n'entraîne aucune complication mortelle (quand elle est faite à temps), mais encore empêche l'extension des lésions aux organes du voisinage.

Les causes le plus généralement invoquées sont :

1^o. L'occlusion de l'appendice par des corps étrangers, tels que des noyaux de cerises, des arêtes de poissons, qui s'y logent malicieusement, des calculs biliaires, des débris de matières fécales ;

2^o. La propagation à l'appendice d'une inflammation de l'intestin ;

3^o. La tuberculose localisée à l'appendice.

Les grands signes sont : une colique intense, ayant son point de départ dans le côté droit du ventre ; un point très douloureux, fixe, dans la même région, à quatre doigts en dedans et au-dessus de la saillie osseuse qui limite l'orifice supérieur de notre bassin, de chaque côté du ventre ; des vomissements alimentaires et bilieux ; une forte constipation.

En pareil cas, ne faites absolument rien avant l'arrivée de votre médecin ; il y va de votre vie.

Dr G. LAURENT.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL

Les trois nouveaux artistes engagés par la direction du Palais-Royal ont tenu beaucoup plus qu'ils ne promettaient, ce qui est on ne peut plus rare. Ajoutons qu'ils ne promettaient rien, ce qui est encore plus surprenant. En effet, nous sommes accoutumés, à Montréal, de voir les artistes précédés d'une réclame éfrénée et prolongée qui a le don d'exciter la curiosité du public.

M. Harmant est mieux avisé ; il connaît trop bien son art, son métier si l'on préfère, pour tomber dans cet excès. Il engage trois artistes, il se borne à faire savoir qu'il a engagé trois artistes. C'est tout. Sont-ils bons ? lui demande-t-on. Sans doute, répond-il, sans cela je les laisserais où ils sont. Et l'on attend les débuts. Ce jour-là est une surprise pour tous ; Mlle Alta de Kermen, Mme Nozière et M. Marion ont été tout à fait bien accueillis, et la sympathie qu'ils ont provoquée doit avoir pour eux ceci de précieux qu'elle sera durable.

Le Palais-Royal vogue donc à pleine voile vers un avenir radieux. Il est fréquenté par les gens de la bonne société. Le seul défaut du théâtre — car, hélas ! il y a toujours un défaut dans les œuvres humaines — c'est d'être trop petit pour sa nombreuse clientèle. Heureusement que tout défaut peut se réparer, et nous tenons de bonne source que la direction du Palais-Royal, frappée de son succès et de l'exiguïté

relative de la salle, est en voie d'arrangement pour s'établir un théâtre modèle, vaste et somptueux, avec une entrée monumentale, sur une voie large.

THÉÂTRE PROCTOR

Les dames de Montréal, aussi bien que des villes et villages voisins, auront une belle chance de passer une charmante après-midi à peu de frais, l'administration du Théâtre Proctor ayant décidé d'admettre les dames et les enfants, partout dans la salle, excepté aux loges, pour dix centins. Ce règlement a pris effet le 14 octobre et s'applique à toutes les après-dîners, sauf le samedi alors que les sièges d'orchestre sont à 25c et ceux des galeries à 10c. Les représentations s'améliorent de semaine en semaine, et l'agrément va devenir plus vif et plus entraînant à mesure que la saison avance. De grands vaudevilles de première classe, combinés avec de la comédie et des nouveautés dans le genre vaudeville ; tout ce qu'on peut avoir de mieux et présenté le plus agréablement possible. Il n'y a pas de doute que le joli Théâtre Proctor, de la rue Guy, est parti pour traverser la période la plus heureuse de son histoire.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Don César de Bazan, le célèbre drame de d'Ennery, tiendra l'affiche au Théâtre National Français, toute la semaine du 21 courant. Pour les nombreux tableaux que comporte la pièce, on a fait peindre de jolis décors, et les artistes, ainsi que la figuration, porteront de brillants costumes Louis XIII.

Le rôle principal, celui du héros, don César, sera interprété par M. P. Cazeneuve, à qui il a valu maints succès dans la République voisine comme au Canada. En 1899, au Queen's, les étudiants ont assisté en corps à l'une des représentations données par M. Cazeneuve.

Mme de la Sablonnière jouera le rôle de Maritana et les autres interprètes seront MM. Petitjean, Hamel, Filion, Palmieri, Bouzelli, Godeau, Jours, Villeraï, de la Grange, Milles Verteuil, Brémont, Meusot, Rivet, etc.

On peut s'attendre à une interprétation de premier ordre.

Don César de Bazan abonde en superbes tableaux et en scènes d'un intérêt poignant. Parmi les principaux tableaux nous citerons la place publique du 1^{er} acte, l'exécution de don César, la prison, la grande fête chez le marquis de Montefiore et la somptueuse villa du roi Charles II.

La salle du Théâtre National promet d'être comble toute la semaine.

UNE GUERISON POUR L'ASTHME.

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure ni leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons, et des bronches. Ayant remarqué ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désireux soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en allemand, en français et en anglais. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. Noyes, 847, Powers Block, Rochester, N.-Y.

LES MAGNIFIQUES SALLES DE WILLIS CO.

Les nouvelles salles de cette compagnie occupent maintenant les quatre étages de la Bâtisse Empire, 2470, 2472, Sainte-Catherine, près de la rue Lamontagne. Elles sont sans contredit les plus modernes du genre au Canada, et les visiteurs trouveront là les pianos et orgues des meilleures marques du monde, telles que Knabe, Newcombe, Dominion, Williams, Kingsbury, etc. La réputation des pianos de la marque Knabe & Cie n'est plus à faire et, dernièrement encore, Sa Sainteté le Pape Léon XIII donnait une commande à MM. Wm Knabe & Cie pour vingt de leurs pianos, et les nommait, par ce fait, les fournisseurs du Vatican, la seule vente de ce genre qui ait été faite jusqu'à ce jour. Les marques canadiennes ont eu un grand succès à l'exposition de Paris, la marque Newcombe obtenant une médaille d'or et Dominion une médaille d'argent.

MM. Willis & Cie ont toujours à leurs salles un assortiment de plus de 300 instruments, et se font un plaisir de les faire voir à leurs nombreux visiteurs. Tous les amateurs de bons et beaux instruments de musique devaient aller faire une visite aux salles de MM. Willis & Cie, les fournisseurs du grand monde et de l'élite de Montréal.

NOTES ET FAITS

Faire four (origine).—Autrefois, quand les comédiens ne venaient dans leur salle que peu de spectateurs, au lieu de jouer quand même, comme cela se fait de nos jours, devant des banquettes vides, dans la crainte aussi de ne pouvoir couvrir les frais, ils renvoyaient les spectateurs, éteignaient les lumières dans la salle qu'ils rendaient obscure comme un four.

Victor Hugo reçut, un jour, une lettre qui portait cette unique souscription : " Au plus grand poète de l'époque ". L'auteur des " Feuilles d'automne ", sans l'ouvrir, l'adressa rue de l'Université, à M. de Lamartine, qui la renvoya lui-même Place Royale. On ne sait au juste qui des deux illustres se décida à l'ouvrir le premier.

Si un Lemice-Terrieux quelconque mettait à la poste aujourd'hui une lettre avec la souscription suivante : " Au plus grand poète de l'époque ? " A qui la porterait-on ? A François Coppée ou à Edmond Rostand ?

L'habitude de fumer ou de priser a été réprimandée par quelques papes, même par des bulles émises expressément à ce sujet. En 1827, le pape Benoît VII déclara annulées toutes ces bulles, pour la simple raison que Sa Sainteté était un grand fumeur. Léon XIII ne fume pas ; mais on dit qu'il prend quelquefois très volontiers une petite prise. Pie IX, par contre, était un grand fumeur. Sa Sainteté offrit une fois, à un grand seigneur qui lui faisait visite, un cigare que celui-ci refusa :

—Ce n'est point un vice, dit le pape avec ironie s'il en était ainsi, vous fumeriez sûrement.

Le rapport du bureau-statistique de la fédération suisse, constate les résultats bienfaisants du mariage sur la moralité et même sur la mortalité dans le pays. Les personnes mariées meurent, paraît-il, beaucoup moins que les veufs et célibataires, sauf pour les femmes, vers l'âge de vingt ans à quarante-cinq ans, c'est le moment où la maternité et les maladies particulières à la femme rendent sa santé délicate.

D'autre part, les personnes mariées fournissent beaucoup moins de prévenus à la justice que les veufs et célibataires.

Mariez-vous, vous ferez bien.

C'est la coutume, aux Etats-Unis, que le ministre des cultes qui bénit un mariage remette à sa femme les honoraires qu'il perçoit pour ce service. Quelques épouses de pasteurs se constituent de la sorte des " épingles " qui ne sont point à dédaigner.

Depuis que le pastorat féminin a pris pied dans certaines églises d'Amérique, le courant commence à couler dans une direction opposée. Une " pasteuse " ou " pastoresse " de Pensylvanie, ayant été dernièrement appelée à bénir un mariage, a voulu se conformer, à sa manière, aux précédents établis, et a scrupuleusement remis ses émoluments à son époux.

L'époux s'est montré très satisfait.

Les femmes indoues suivent la coutume des Anglaises et des Américaines ; dès qu'elles sont plusieurs à poursuivre le même but, elles forment un club et ces clubs commencent à être nombreux.

Le *Aikyavardhana Streetsamocha* compte parmi les plus importants, avec ses soixante-huit membres actifs, très actifs, très actifs même, si l'on considère les succès de leur propagande dans les *zenanas*.

Le *Club social des femmes indoues*, de Bombay, n'a, lui, que trente-cinq membres, mais qui se spécialisent dans l'étude des questions sociales.

Le *Sumati Samiti*, de Baranagar, veut propager les idées d'émancipation féminine dans le grand public, au moyen du journal mensuel qu'il publie. Ce journal,

tout comme la *Fronde*, de Paris, quoique publié dans un pays d'esclavage féminin, est entièrement dirigé par des femmes.

Lors de son premier voyage en France, le tsar, habitué à la dévotion superstitieuse de ses sujets, qui les fait se jeter sous les roues de son carrosse, manifesta son étonnement de voir les Parisiens si calmes et si tranquilles et demanda : " Où est le peuple ? "

Ce peuple qu'il réclamait, il lui fut étonné de le rencontrer sous la forme d'un gamin de Paris, un dimanche qu'il se rendait incognito chez le président du Sénat.

Pendant que le général de Boisdeffre montait en toute hâte prévenir M. Loubet que le tsar l'attendait à sa porte, Nicolas, heureux des quelques minutes de liberté dont il jouissait à ce moment, se pencha à la portière du landau qui l'avait amené de l'Elysée au Luxembourg. Il fut aussitôt reconnu par un gravoche qui prenait l'air non loin de là.

Apercevant l'empereur de Russie, ainsi seul, il eut l'idée d'entrer en conversation avec lui ; s'approchant donc du landau, il dit :

—Comment se porte l'impératrice ?

Le tsar fut un peu surpris, mais il ne put s'empêcher de sourire, et répondit, du même ton de cordiale camaraderie :

—Je vous remercie. L'impératrice se porte bien, elle est enchantée de son voyage.

Là-dessus, Gravoche souleva sa casquette, salua, et s'éloigna lentement.

L'empereur, en contant cette aventure, affirma que le titi parisien avait été moins étonné que lui-même.

Nul n'ignore combien il est difficile de découvrir sa véritable vocation. Or, malheureusement, toute erreur à ce sujet, fût-elle légère, a de terribles conséquences sur la vie entière d'un homme ou d'une femme.

Une revue anglaise—elles sont si ingénieuses, ces revues anglaises !—a trouvé le moyen de déterminer d'une façon certaine, dès que les cheveux d'un baby commencent à pousser, la carrière pour laquelle il est né.

Vous-même, lecteur, qui m'écoutez, si vous n'êtes pas encore fixé sur ce que vous devez faire dans l'existence, regardez dans un miroir votre chevelure et votre hésitation cessera comme par enchantement.

Etes-vous d'un blond léger et discret ? Sachez que le destin vous a créé pour être artiste ou poète, savant ou soldat, marin même. Etes-vous tout à fait blond, et plus doré que les moissons ? Alors, n'en doutez point, vous serez avocat ou magistrat, réformateur politique,—ou agitateur ! Au contraire, si votre front est agrémenté d'une chevelure sombre, c'est que les finances, les explorations, la théologie, la littérature ou le théâtre auront pour vous des séductions innombrables. Enfin, si vous êtes très brun, vous serez homme d'Etat. Remarquez en passant la distinction subtile qui veut que le blond soit simple réformateur politique, tandis que le brun est véritable homme d'Etat. Enfin, si l'on en croit le même auteur, il peut être utile à l'occasion de se souvenir que, si les blonds sont actifs, courageux, énergiques, les bruns sont contemplatifs et tous remplis d'imagination.

Maintenant, une question indiscreète : il y a des blonds qui deviennent, en prenant de l'âge, chatain, clair, ceux-là que doivent-ils faire ?

Le séjour des souverains russes à Compiègne a fait exhumé tous les souvenirs possibles et imaginables sur les grands jours du château. On a, notamment, raconté cent anecdotes sur les représentations de gala qu'on y donna sous l'Empire. En voici une bien peu connue qui a échappé aux recherches des amateurs de rétrospectif :

L'impératrice aimait beaucoup les charades, et l'on en jouait force, à Compiègne, entre soi, dans les appartements privés. Le 15 novembre 1864, à l'occasion de la sainte Eugénie, on y joua une charade rimée, dont le mot était *Portrait*.

Pour la première fois, dans les petites fêtes de ce genre, le jeune prince impérial jouait un rôle, un vrai rôle. Il avait une vingtaine de vers à débiter. Dès le début, il se troubla ou la mémoire lui fit défaut ; il resta court. Ce que voyant :

—Eh bien, Louis, lui dit l'Empereur, tu ne sais plus ?

Ce à quoi l'enfant répondit tranquillement :

—Il n'y a pas de souffleur !

On admira beaucoup, à l'époque, le sang-froid et la présence d'esprit du jeune prince...

Mais personne ne gronda l'auteur de la charade qui avait rimé des vers qui n'étaient point, paraît-il, aisés à retenir.

Cet auteur dramatique, c'était tout simplement Emile Augier.

Quelqu'un sait-il ce qu'est devenu son manuscrit ? Quelqu'un le publiera-t-il jamais ?

Le grand acteur Coquelin, se trouvant un jour fatigué, résolut d'aller se reposer à la campagne. Il choisit un petit pays du centre de la France et y élit domicile dans un hôtel confortable, mais sans prétention, où fréquentaient beaucoup de voyageurs de commerce.

Comme il voulait demeurer inconnu, il signa sur le livre de l'hôtel " Frédéric Febvre, voyageur en vins et spiritueux." Frédéric Febvre était un de ces camarades du Théâtre-Français.

A la table d'hôte, Coquelin fit bien vite connaissance avec ses voisins qui vendaient, les uns du drap, les autres de l'huile, d'autres des chaussures d'enfant.

On lui demanda le nom de la maison pour laquelle il voyageait : " Pour la maison Claretie, Molière et Cie," répondit-il, imperturbable.

On sait que M. Claretie est le directeur de la maison Molière, ou Comédie-Française, à laquelle appartenait alors Coquelin.

Un soir, on bavarda beaucoup, pendant le repas, on conta des histoires, et finalement, au café, l'un des voyageurs annonça qu'il allait dire quelques monologues et faire des imitations des principaux acteurs connus.

Il eut un succès énorme, et Coquelin lui-même accorda que plusieurs de ces imitations étaient assez bien.

Quand l'imitateur eut fait Mounet-Sully dans *Hamlet*, Sarah Bernhardt dans la *Tosca* :

—Maintenant, dit-il, je vais vous donner une imitation de Coquelin. Apportez-moi toute votre attention, et vous croirez entendre Coquelin lui-même.

Lorsqu'il eut fini, au milieu des applaudissements, Coquelin se leva et lui dit :

—C'est en effet très bien ; mais je crois que, pour Coquelin, je pourrai vous faire une imitation supérieure encore à la vôtre.

Et Coquelin leur donna un passage d'une de ses pièces favorites où, prétend-il, il se surpassa lui-même.

Il s'attendait à un certain succès... Il n'en fut rien. Les voyageurs sourirent comme s'ils eussent trouvé son jeu ridicule, après l'imitation qu'en avait donné l'amateur. Quand ils se furent tous retirés, celui-ci resta seul avec Coquelin, s'approcha et lui dit :

—Me permettez-vous de vous donner un petit conseil ! On voit bien que vous n'avez jamais beaucoup joué la comédie, mais croyez-moi, et faites en votre profit pour l'avenir : avant de chercher à imiter un grand acteur comme Coquelin, donnez-vous au moins la peine d'aller le voir jouer !

M. PRAD ET M^{lle} ETHEL

Ces artistes paraîtront dans *Froufrou* au Monument cette semaine.

Les devises sont à la mode.

Une fort aimable et spirituelle mondaine, dont l'unique travers est de prétendre à l'éternelle jeunesse, s'est attribué celle-ci :

" Cache ton âge et répand ton esprit ! "

PLANCHETTE A ÉCRIRE POUR AVEUGLES

Quand le malheur veut qu'un homme, habitué aux travaux de plume, devienne aveugle dans le cours de son existence, c'est pour lui une grande privation que de ne pouvoir plus écrire. Il conserve évidemment la mémoire des doigts, du poignet ; mais, n'étant plus guidé, il ne sait pas si les lignes qu'il trace n'empiètent pas les unes sur les autres, s'il a fini une ligne à l'extrémité du papier ; il ne sait même pas si sa plume a encore de l'encre dans son réservoir. Qu'on essaye, en effet, d'écrire les yeux fermés : on constatera qu'il est malaisé d'écrire parallèlement au bord supérieur du papier, puis, la ligne terminée, de recommencer la ligne suivante en conservant l'espace normal. Il faut déplacer sans cesse le bras parallèlement à lui-même et ce parallélisme est très difficile à obtenir les yeux fermés. En général, on se trompe, la ligne monte de gauche à droite.

Pour remédier à cet inconvénient, quand il s'agit de tracer quelques lignes, on a depuis longtemps enseigné aux aveugles l'écriture en *paravent*. Le papier est replié sur lui-même perpendiculairement à sa longueur en compartiments étroits et égaux entre eux. Avec un crayon et en s'aidant de la main gauche, l'aveugle parvient à écrire droit les mots, en se guidant sur les compartiments marqués sur le papier et au crayon. L'emploi de l'encre est moins aisé. D'ailleurs, aujourd'hui, pour aller plus vite, on a abandonné l'écriture droite pour adopter l'écriture couchée ou l'écriture anglaise.

M. le Dr Javal a présenté récemment, à l'Académie de médecine, une planchette à écrire qui diffère des appareils similaires et qui est fondée sur le principe de l'écriture penchée et de l'immobilité du coude. Tout aveugle peut écrire aisément et avec une certaine vitesse avec cet instrument.

Le système se compose essentiellement d'une sorte

de gouttière métallique dans laquelle le coude vient s'emboîter ; cette gouttière est fixée à l'extrémité inférieure d'une large tige en bois, vers la partie supérieure de laquelle est disposée une grande plaque de liège. C'est cette plaque qui sert de pupitre ; on y pose le papier ; elle est un peu inclinée sur l'axe de la tige-soutien d'un angle égal à la pente de l'écriture ; enfin, elle peut, sous l'action d'une crémaillère, monter d'un cran à volonté. C'est tout !

L'aveugle place son coude dans la gouttière, écrit à la manière ordinaire, en faisant tourner légèrement le coude à mesure que la plume progresse. Avec sa main gauche, les deux derniers doigts appliqués sur la tranche de la plaque de liège, il perçoit que la plume arrive au bout de la ligne. Alors, il pousse la plaque qui remonte d'un cran. Et, certain ainsi de conserver les distances, il trace une nouvelle ligne. Et ainsi de suite.

Et si la plume n'a plus d'encre ou si elle ne marque pas ? M. Javal a tourné la difficulté ; il prend une bande étroite de papier non collé et il essaye sa plume en traçant un trait perpendiculaire à la longueur de la bande. Si l'encre vient régulièrement, elle humecte le papier non collé, qui se déchire aussitôt. Si, au contraire la plume ne marque pas, le papier conserve sa résistance normale et ne se déchire pas.

Cette petite invention est appelée à rendre des services.

HENRI DE PARRILLE.

NOTRE COMÉDIE FRANÇAISE

Véritable ouverture de la saison avec le grand répertoire. L'œuvre de M. Prad. — Cette semaine "Frou-Frou". La semaine prochaine "L'Aventurière".

Il était impossible tout d'abord d'aborder le grand répertoire, pour nos artistes du Monument, sans la direction d'un maître d'une expérience incontestable,

en l'art dramatique. L'arrivée de M. Prad, professeur au Conservatoire de Bordeaux, camarade de Coquelin et gradué du conservatoire de Paris, a rendu la chose possible. Aussi, on remarquera de sensibles progrès dès cette semaine, dans la très spirituelle et très distinguée comédie, intitulée *Frou-Frou*. La semaine prochaine, dans *L'Aventurière* et dans les pièces suivantes, ces progrès ne feront que s'accroître.

L'orchestre est très apprécié du public. La diminution des prix a été bien vue des habitués qui pourront désormais s'instruire à l'audition des chefs-d'œuvres pour une somme ridiculement modique. Les vues animées de Jérusalem seront très populaires.

RÉBUS



Théâtre du Palais-Royal
 Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE
 O. HASTIEN, Directeur Tel. Bell Est 2067 R. HARMANT, Dir Artistique

SEMAINE DU 21 OCTOBRE
DURAND & DURAND
 Comédie en 3 actes de Maurice Ordonneau et A. Valabraqe
 R. HARMANT DANS LE RÔLE D'ALBERT DURANE

Prix des Places : - 15, 25, 40 et Loges : 50c.
MATINÉE TOUS LES MARDIS ET JEUDIS A 2 HEURES
 Matinées : 10, 15, 20, et loges 30c

Théâtre National Français
 Rues Ste-Catherine et Beaudry Géo. GAUVREAU, Propriétaire
 Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél Est 2017 Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 21 OCTOBRE
DON CESAR DE BAZAN
 PAUL CAZENEUVE dans DON CESAR

MATINÉE TOUS LES JOURS
 Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
 Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : MONTE CRISTO

DR. A. BRAULT,
Chirurgien-Dentiste
 539 rue St-Denis
 Tel Bell : E. 1745
 Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 21 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres" des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

Paroles de Louange
DES.....
GRANDES CHANTEUSES DE L'OPERA

EMMA EAMES, la célèbre chanteuse de "Tannhauser," écrit :
 "Je trouve que le VIN MARIANI est un tonique des plus délicieux et efficaces, d'une valeur inestimable pour les chanteuses."
 EMMA EAMES.

EMMA CALVÉ, la merveilleuse chanteuse de "Carmen," écrit :
 "J'ai suivi le conseil de guérir mon rhume. J'ai pris des grogs chauds de votre vin délicieux, ce qui m'a permis de chanter "Carmen" hier soir."
 EMMA CALVÉ.

MARCELLA SEMBRICH, la chanteuse si fameuse dans "Faust," écrit :
 "De nouveaux compliments au VIN MARIANI sont à peu près inutiles ; mais c'est toujours un plaisir de s'unir à l'expression du sentiment universel de gratitude, et d'ajouter encore un témoignage à la supériorité de ce merveilleux tonique."
 MARCELLA SEMBRICH.

VIN MARIANI

Le Tonic Français Idéal pour le corps, les nerfs et le cerveau. Il a le remarquable effet de donner de la force à la voix et de soutenir le ton. Il fortifie le système, procure la richesse du sang, met les nerfs d'aplomb, rend le faible robuste, plein de santé et vigoureux ; il fait disparaître la cause du mal de tête, donne de l'appétit et un sommeil réparateur. Ses effets sont immédiats et durables.

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS — GARE LES SUBSTITUTIONS
LAWRENCE A. WILSON & CO., Agents Canadiens, Montréal

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

CHOSSES ET AUTRES

—L'obélisque de Louxor, qui décore la place de la Concorde, à Paris, a 116 pieds de haut.

—Les autorités du C. P. R. vont prochainement publier des pamphlets en langues française, anglaise et chinoise ; il y sera traité du système de transport de Chine en Europe.

—En faisant le choix d'arbres pour planter un verger, il faut s'en tenir d'abord aux variétés qui ont déjà réussi dans votre voisinage et aux nouvelles espèces qui mûrissent leur bois en septembre, dont les boutons à fruits se recouvrent d'écaillés épaisses, protection contre les grands froids d'hiver. Au printemps, une floraison abondante émane de ces boutons robustes, joyeux présage d'une récolte de fruits.

MERES

R. gardez bien cette gravur



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expliquerons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception d'un cent, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat postal ou lettre enregistrée. Écrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO. NEW-YORK.

POUR RIRE

Gustave a écrit à Raoul :

« Je suis désolé, mon cher ; en punition de mes fredaines, ma famille prétend me faire épouser une petite cousine qui tient à la fois de la limande et de l'échallas. Or, tu sais si j'ai horreur des maigres... »

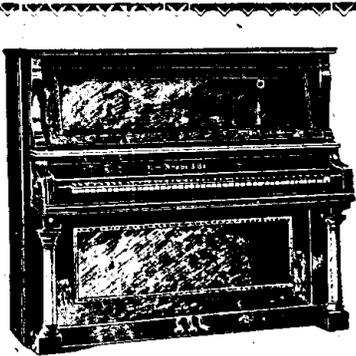
Raoul lui a répondu :

« Eh bien, adresse à ta famille un recours en grasse ! »

On parlait, dans un ville d'eaux à la mode d'un médecin dont le charlatanisme est bien connu :

— On m'a affirmé, dit quelqu'un, qu'il n'est pas médecin.

— Comment ! pas médecin... Il tue cependant bien du monde !



LES

Pianos Knabe

représentent ce qu'il y a de plus moderne, au commencement du 20^{ème} siècle, dans la construction des pianos artistiques. Les premiers artistes d'Europe et d'Amérique se servent du Knabe dans leurs plus grands concerts.

La dernière victoire du Knabe est d'avoir été choisi par le Pape Léon XIII, comme piano officiel du Vatican.

Une visite à nos nouveaux entrepôts vous permettra d'examiner les derniers dessins de ces pianos artistiques. Nous vous invitons. Nous avons aussi, un très grand assortiment de Newcombe, Dominion, Williams, Kingsbury et autres principales marques.

WILLIS & CO.,

Empire Building

2470 et 2472

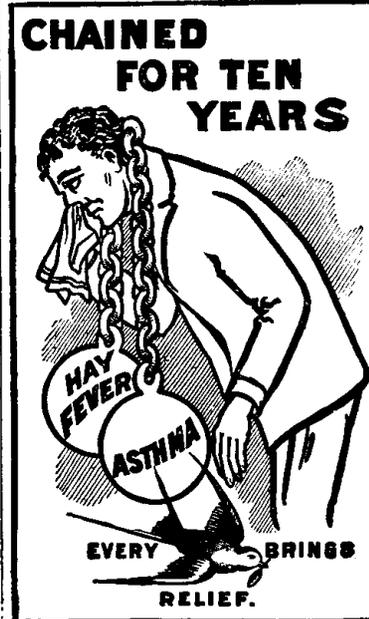
RUE STE-CATHERINE,

MONTREAL.

Asthme Guéri Gratuitement ! !

« L'Asthmalene » donne un soulagement instantané et opère une guérison radicale dans tous les cas

ENVOYÉE ABSOLUMENT GRATIS SUR RÉCEPTION D'UNE CARTE POSTALE. — ÉCRIVEZ VOS NOMS ET ADRESSE LISIBLEMENT



Il n'y a rien comme l'Asthmalene. Elle donne un soulagement instantané, même dans les cas plus graves. Elle guérit quand tout le reste échoue.

Le Rév. C.-F. WELLS, de Villa Ridge, Ill., dit : « Votre bouteille échantillon d'Asthmalene a été reçue en bonne condition. Je ne saurais vous dire combien je me sens reconnaissant du bien que j'en ai obtenu. J'étais esclave, enchaîné par un terrible mal de gorge et l'asthme depuis dix ans. Je désespérais de pouvoir obtenir ma guérison. Je vis votre annonce pour du remède pour cette terrible et torturante maladie, l'asthme, et je croyais que vous vous vantiez, mais je résolus de l'essayer. A mon étonnement, l'essai agit comme un charme. Envoyez-moi une bouteille pleine grandeur.

REV. DR MORRIS WECHSLER

Rabin de la Cong. Bnai Israel, New-York, 3 janvier 1901.

Dr Taft Bros., Médecine Co., Messieurs,

Votre « Asthmalene » est un excellent remède pour l'asthme et pour la Fièvre des foies, et sa composition fait disparaître tous les maux qui se rattachent à l'asthme. Son succès est étonnant et merveilleux.

Après l'avoir fait soigneusement analyser, nous pouvons certifier que l'Asthmalene ne contient ni opium, ni morphine, ni chloroforme ou éther.

Très sincèrement à vous REV. DR MORRIS WECHSLER, Dr Taft Bros., Médecine Co.

Avon Spring, N.-Y., 1er février 1901.

Messieurs,

J'écris ce témoignage sous la conscience de mon devoir, ayant éprouvé les merveilleux effets de votre Asthmalene pour la guérison de l'asthme. Mon épouse fut affectée de l'asthme spasmodique pendant les derniers 12 ans. Ayant épuisé ma propre capacité de même que celle de plusieurs autres, j'eus la bonne fortune de voir votre enseigne sur vos vitrines sur la 130^{ème} rue New-York. Je me procurai immédiatement une bouteille d'Asthmalene. Mon épouse commença à en prendre vers le 1er novembre, à peu près. Je constatai bientôt une amélioration radicale. Après en avoir employé une bouteille, son asthme était disparu et elle est entièrement débarrassée de tous symptômes. Je sens que je puis recommander ce remède avec force à tous ceux qui sont affligés de cette cruelle maladie.

A vous respectueusement, O.-D. PHELPS, M.D.

Dr Taft Bros., Médecine Co.

5 février 1901.

Messieurs,

Je souffre de l'Asthme depuis 22 ans. J'ai essayé de nombreux remèdes, mais ils ont tous échoué. Je vis par hasard votre annonce et je commençai par avoir nue bouteille échantillon. J'y trouvai un soulagement immédiat. J'ai depuis acheté une bouteille pleine grandeur, et je suis à jamais reconnaissant. J'ai une famille de quatre enfants et pendant six ans je fus incapable de travailler. Je jouis maintenant de la plus florissante santé et je fais des affaires tous les jours. Vous pourriez vous servir de ce témoignage comme bon vous semblera.

Adresse de ma maison, 235 rue Rivington,

S. RAPHAEL, 67, 129^{ème} rue Est, Cité de New-York.

Bouteille échantillon envoyée absolument gratis sur réception de carte postale

Ne tardez pas. Écrivez immédiatement, adressant DR TAFT BROS., MEDECINE CO., 79, 130^{ème} rue Est, Cité de New-York.

VENUE PAR TOUS LES PHARMACIENS

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Collettes, Etc., Etc., Etc.

American Hat and Fur Store
27 et 29 St-Laurent.

BOVRIL

Compose un délicieux lunch ou souper.

Utilisé comme sandwich ou étendu sur un morceau de pain rôti et sec, on le trouvera très agréable au goût.

Il est inappréciable pour les enfants et les adultes, spécialement si ils ont froid ou sont mouillés.

Il contient toute la force du meilleur bœuf

THEATRE DE LA GAITE

Cette semaine, le Théâtre de la Gaité nous sert un véritable régal artistique, interprété de façon délicieuse : *Les Mousquetaires au Couvent*.

Une seule chose fait ombre au tableau, c'est que les rôles masculins ayant la prépondérance, nous n'avons pas comme dans les autres pièces, l'avantage de voir et d'entendre Mme Dartigny aussi souvent que nous le voudrions et le charme et l'espièglerie dont elle fait preuve dans son rôle de "Louise" nous font regretter encore plus vivement les trop nombreuses absences de la scène de notre gracieuse divette.

Mlle Angèle Darcy fait une parfaite "Marie" et Mme Soulier est fort gentille en "Simone", tandis que Mlle Jeanne Blonk fait une excellente "Supérieure".

Passons maintenant aux hommes. M. Darcy, avec le tact qui le caractérise, a donné au rôle de "L'abbé Brisson", la bonhomie et la rondeur qui conviennent au personnage sans jamais tomber dans le ridicule. Il y est parfaitement. M. Soulier joue "Brissac" avec

toute sa science scénique et sa voix n'a jamais paru avec plus d'avantage. M. Aramini est tout à fait à sa place dans le rôle de "Gontran", qu'il chante en véritable artiste. MM. Valhubert, Méry Berty, Desfossés, etc., complètent une excellente distribution.

Le Maestro conduit chœurs et orchestre avec son talent habituel, ce qui n'est pas peu dire. Bref, pièce exquise jouée supérieurement. En voilà assez pour faire salle comble.

—L'air national chinois ne s'exécute pas en moins de six heures de temps. Ne demandez jamais de l'entendre.



LA BEAUTÉ

PAR MARCELLE DU LAC

La beauté est pour la femme le charme par excellence, le sceptre qui symbolise sa toute-puissance et qui tient le monde à ses pieds.

La beauté féminine a laissé dans les événements de l'histoire des traces si mémorables que l'on nous enseigne dès le plus jeune âge les noms des déesses, des reines et des amoureuses dont le charme fatal ou bienfaisant, a bouleversé les empires, entremêlé les armées et changé la face de l'univers.

A chacune de ces héroïnes se joint toujours, avec l'idée de la beauté celle de force, de vigueur, de vaillance, disons mieux, de santé.

Elles étaient belles, fortes, vigoureuses, vaillantes, parce qu'elles étaient saines.

Beauté et santé sont deux attributs inséparables de la femme.

La santé est la sève qui produit la beauté qui fait éclore la fleur, qui fait épanouir la rose, qui lui donne son parfum, sa fraîcheur, son éclat vermeil.

La santé, c'est plus que la beauté, c'est toute la beauté.

Une femme bien portante, une femme dont le teint est clair et net, dont les yeux sont limpides et éveillés, dont le rire est franc et sonore, dont le buste est droit et ferme, dont la taille a la flexibilité et l'élasticité de la lame d'acier bien trempé, dont la démarche est assurée et vive, dont les mouvements ont de la justesse et de la précision, une femme suivant l'expression populaire qui "respire la santé," est toujours belle, quelles que soient la rectitude des traits ou la grâce des lignes.

Lorsqu'on la voit s'avancer, dans la splendeur de sa saine constitution, on l'admire, elle est bonne à regarder.

Que deviennent à côté d'elles les beautés de convention, les beautés de commande dont les traits classiques, les détails artistiquement irréprochables, les lignes rigoureusement académiques perdent tout leur charme au service d'un corps dont l'organisme est déséquilibré, dont les nerfs sont détraqués, le teint affadé, les yeux éteints, la tenue nonchalante ou brisée, la démarche saccadée ou haletante.

"O jeunesse, printemps de la vie; ô printemps, jeunesse de l'année!" dit le poète italien.

Si la jeunesse savait combien cette beauté dont elle est si fière combien cette beauté qui nous fascine et nous enivre est intimement liée à la santé du corps, quel soin elle prendrait de cette frêle enveloppe si prompte à subir les atteintes du mal qui la menace et à céder au moindre coup des affections qui la guettent.

Jeunes filles si suaves, si gracieuses, si sveltes qui préparez gaiement le chemin de lavie, récoltant sur votre passage les murmures enchanteurs des admirateurs que vous soulevez sous vos pas; belles enfants dont l'existence n'est que joie, sourire et amour, ne nous prenez pas pour des conseillers moroses, pour des mentors de mauvais augure, si nous vous rappelons au milieu des splendeurs du présent les sages et sévères leçons de l'avenir.

N'oubliez pas que cette beauté que vous aimez si fort, vous ne pourriez la conserver qu'en maintenant intacte et vigoureuse votre santé corporelle. Le moindre malaise, bien anodin au début, la moindre atteintes de ces maladies des femmes qui se présentent sous des aspects et avec des symptômes si divers peuvent anéantir à jamais cet heureux don qui vous rend si glorieuse.

Que faut-il donc faire pour perpétuer cette captivante beauté? Il faut se prémunir sans cesse contre les indispositions propres au sexe féminin, contre les maladies des femmes.

Et, il n'est pas de remède plus sûr, plus efficace, plus inmanquable que les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Pour faire disparaître les pâles couleurs, pour ramener la fraîcheur, l'énergie, la vigueur, pour donner la force, pour préserver la beauté, prenez les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges, c'est le trésor de la santé, la clef de la beauté.

Jeunes filles, jeunes femmes, jeunes épouses, prenez soin de votre beauté, veillez à votre santé, n'oubliez pas que les Pilules Rouges sont le seul remède qui ne trompe jamais.

MARCELLE DU LAC.

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada

VOUS FAUT-IL UNE PREUVE attestant et montrant



l'efficacité des PILULES MIRACLE?

Si c'est la seule chose qui puisse vous convaincre nous en choisissons une entre des centaines, et nous vous la soumettons, laissant à votre jugement de pouvoir conclure si oui ou non les PILULES MIRACLE sont telles que représentées.

Mais une preuve que vous ne pourrez nier, serait de prendre vous-même nos PILULES MIRACLE, ou bien de les employer pour guérir un de vos parents ou amis; c'est alors que vous auriez UNE PREUVE CONVAINCANTE.

Lisez attentivement:

M. R. Côté & Cie, Louiseville, Qué.

Messieurs: Vos PILULES MIRACLE sont celles qui peuvent à juste titre dire qu'elles ont opéré un changement inexplicable chez ma femme; il faut avouer qu'elle est entièrement guérie et grâce seulement à vos PILULES MIRACLE qui ont fait un vrai MIRACLE.

Il y a deux ans, ma femme commençait à se plaindre de douleurs dans l'estomac; elle digérait mal, avait des maux de têtes, des étourdissements, et était souvent retenue au lit par des maux de reins. Je consultai le médecin de notre ville, qui déclara que c'était une débilité générale et il lui fit suivre un traitement spécial qui me coûta au delà de \$100; au bout de six mois, loin de prendre du mieux, ma femme était plus faible et elle ne quittait presque plus sa chambre.

Je demandai l'avis de spécialistes qui me chargèrent le prix, mais qui n'amènèrent aucun résultat quant au changement dans la santé de ma femme; elle avait fait son sacrifice, et j'étais moi-même résigné à la voir mourir en langueur. J'ai essayé tous les remèdes connus sans amener de résultats; plusieurs donnèrent un bien momentané mais, au bout d'une semaine la faiblesse redevenait plus inquiétante.

Il y a deux mois, tenté par l'offre d'une montre en or que vous donnez avec une douzaine de boîtes de PILULES MIRACLE, je vous envoyai \$6 00 et je reçus la montre en or, qui est vraiment belle, et les douze boîtes de PILULES MIRACLE, qui valent certainement plus que ce que vous demandez. Ma femme se mit à prendre les pilules suivant la direction imprimée. Au bout de quinze jours un mieux sensible se fit sentir, et aujourd'hui après avoir pris trois boîtes de PILULES MIRACLE elle se déclare guérie et de fait elle l'est. Je vous garantis que je recommanderai vos PILULES MIRACLE à mes connaissances et je ne saurais trop vous remercier.

Votre serviteur,

M. J.-H. L.

Cette lettre nous vient de Lévis et nous ne publions pas le nom vu que nous n'avons pas la permission de le faire; cependant nous le donnerons à tous ceux qui en feront la demande pour juger de la véracité de notre certificat.

Les PILULES MIRACLE sont en vente partout 50 cents la boîte; en gros chez Lyman Sons & Co., ou envoyées franco sur remise du prix par

The Montreal Chemical Manufacturing Company
Agents Généraux, R. COTE, & CIE,
Louiseville ou Bic, Qué.

Agent pour la ville, COTE & CIE,
7 rue St-Pierre, Montréal.

ESSAYEZ LES PILULES MIRACLE

N.B.—Nos agents à Montréal ont en stock une centaine de montres en or qui seront données gratuitement aux personnes qui iront acheter une douzaine de boîtes de pilules. Profitez de cette dernière chance.

J.-C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
60 rue Saint-Denis, Montréal.
Tel. Est 1379

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St. Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTE, 1700, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.
Consultation personnelle ou par poste.
Ecrire à **Dr R.-H. KLINE, Ld.**
931 Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.
Dépôt: Pharmacie C. Beaupré, 319f Rachel

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391
VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 140 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Dr JEHIN-PRUME
Spécialiste pour les Maladies des yeux, nez, de la gorge, et des oreilles.
Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.
No 15 RUE CRESCENT
MONTREAL
Consultations, 2 à 5 P.M.
Et par correspondance Bell, Up 2710

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1719 rue Sainte-Catherine
SAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS
Dernières nouveautés parisiennes en librairie: Le Panorama Salon 1911 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.
Les trois superbes publications suivies tes: La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 27 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstruites et illustrées par la photographie d'après nature.
Fémina nouveau journal illustré pour la femme, 10 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents, revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.
Les commandes sont remplies par retour du courrier.

J.A. DUMAS
TEL BELL M 1426
Photographe
112 Rue Vitré
Côté St Laurent
MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Expédiée franco par la maille sur réception du prix.
L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

ASTHME
Traitements au liquide sec.
Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-ci demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.
NORMAN H. H. LETT, Secrétaire de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus.
J'ai fait usage de votre traitement conscient et avec confiance suivant les instructions.
Dr J. M. SAWERS,
122, MacDennell Ave., TORONTO

LE PACIFIQUE CANADIEN
SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA
Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., *9.30 a.m., 1.00 p.m., *10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.
Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal
Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Holyoke, *7.12 a.m.
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.
Départ de Springfield, *8.00 p.m., 9.15 a.m.
Départ de Holyoke, *8.18 p.m., 9.32 a.m.
Arrivée à Montréal, *8.15 a.m., 9.15 p.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Tre-worgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.
Bureau des billets de la ville et du télé-gramme, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.
W. F. EGG,
City Passenger Agent.
Ocean Steamship Tickets, Atlantic and Pacific.

L'ESPRIT ET LA MATIERE

Pourquoi lorsque l'âme s'élève ainsi, le corps reste-t-il sur terre?
— Parce que, lorsque le corps s'élève, c'est au tour à l'âme de désirer la terre.

RIPANS
Epouses et Mères
Quand elles font elles-mêmes leurs travaux domestiques, elles doivent se garder en bonne santé, pour l'amour de leur famille. A cela tient une grande partie du bonheur du foyer. Les nombreuses et pénibles obligations des travaux domestiques fatiguent une femme, et l'épuisent et il arrive que la nature sollicite du secours. Il n'y a pas sur terre de remède plus efficace que les **RIPANS TABULES**, en pareilles circonstances. Une ménagère de Philadelphie, Pa, déclare: "J'ai souvent pensé que la douleur que j'éprouvais dans le dos et les épaules, me tuerait. J'étais nerveuse, irritable, facile à effrayer. A peine pouvais-je traîner un pied après l'autre. J'ai commencé à faire usage des **RIPANS TABULES**, et, à présent, je me sens bien et vigoureuse."
ON DEMANDE—Un cas de mauvaise santé auquel les **R-I-P-A-N-S** ne furent pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot **R-I-P-A-N-S** sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. **R-I-P-A-N-S**, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la **Ripans Chemical Co.**, No 10, rue Spruce, New-York.

PIANOS BELL
En fait de choix personnel, le Piano **BELL** est le plus attrayant. A part ses hautes qualités musicales, sa richesse de dessin et son fini exquis le placent à un rang qui le cède à nul autre, comme ornement de boudoir ou de salon.
... PRIX ...
De \$275.00 à \$600.00
SALLES D'EXPOSITION:
2261, rue Ste-Catherine

THÉÂTRE DE LA GAITÉ
R. DARCY, Administrateur
1054, Rue Sainte-Catherine Téléphone Bell, Est 1954.
SEMAINE DU 21 OCTOBRE LES MOUSQUETAIRES AU COUVENT
OPÉRA COMIQUE EN 3 ACTES
Riches costumes! Nouveaux décors!
Tous les soirs à 8 heures. - Prix: 10c., 20c., 30c., et 40c.
Matinées: MARDI et JEUDI à 2h, 10, 15 et 25 cts
Semaine prochaine: **LES CLOCHES DE CORNEVILLE**

PURETÉ du TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candé**
Dépuratif, Tonique, Détergent, dissipe Hâles, Rougeurs, Rides précocees, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.
Il date de 1849
JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie **Hachette** et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

La Marseillaise vint recevoir une pièce de cinq francs et donna la monnaie.

Lartigues et Verdier quittèrent leur tonnelle de l'air le plus calme.

— Bonne affaire ! murmura Galoubet à demi-voix. Ils s'en vont !...

— Qui ça ? demanda Sylvain Cornu.

— Les deux particuliers qui étaient là...

— Eh bien ! qu'est-ce que ça peut nous faire ?

— Ça peut nous faire beaucoup si c'est ceux que je crois.

Ce dialogue haché, dont il n'entendait que quelques mots, surexcita la curiosité du Cabusson.

— Quoi donc ? Quoi donc ? s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'il y a ? De qui parlez-vous ?

— Nous ne parlons de personne, mon brave, et il n'y a rien... répliqua Galoubet en jetant trois pièces de vingt sous sur la table.

Puis, sans attendre la monnaie, il gagna rapidement le chemin de halage avec Sylvain Cornu.

Les deux promeneurs suspects étaient déjà à cent pas de la maison du marchand de vin.

Maintenant, ils marchaient vite.

— M'expliqueras-tu ?... commença Sylvain Cornu.

— Je suis certain que l'un des deux est le faux curé !... Je l'ai reconnu à la voix... Il m'a reconnu au visage... tu as vu, ils ont filé...

— Si tu en es certain, il faut courir après, les rejoindre, les arrêter, crier à l'aide, et les maintenir jusqu'à l'arrivée de la patronne...

Galoubet se grattait l'oreille.

— C'est que je ne suis pas tout à fait assez sûr pour faire un éclat et nous flanquer sur les reins une arrestation arbitraire... Cependant il me semble ne point me tromper... Vois-tu comme ils dépêchent pour gagner sur nous.

— Nous ne risquons rien de les filer...

Après cinq minutes de filage silencieux Galoubet poussa une exclamation de joie.

— V'là la patronne, dit-il.

On voyait, en effet, poindre au loin la silhouette de la policière portant sa hotte, et qui était au moment de se croiser avec Verdier et Lartigues.

— Elle les reconnaîtra, c'est positif... continua Galoubet... Elle va nous appeler... Apprétons nos jambes.

— Les miennes sont prêtes, répliqua Sylvain Cornu. Mais j'ai dans ma folle idée que nous n'en aurons pas besoin.

— Pourquoi ?

— Regarde... La patronne les croise... Elle les regarde... Elle continue son chemin... Donc elle ne les a pas reconnus... Si le nommé Pierre Lartigues, surnommé le Frisé, était un de ces deux-là, elle ne l'aurait pas laissé passer comme ça sans lui dire un mot...

— C'est égal... Faut la prévenir de ce que je crois...

— Parbleu !

Et les deux hommes marchèrent vivement à la rencontre de Mme Rosier.

Lartigues et Verdier venaient de disparaître au coude que forme le chemin de halage en arrivant au bras de la Marne faisant mouvoir le moulin de Port-Oréteil.

Galoubet et Sylvain Cornu coururent à la policière.

— Qu'y a-t-il ? demanda celle-ci, surprise de l'impétueuse allure de ses acolytes.

— Deux hommes viennent de se croiser avec vous... fit Galoubet d'une voix essouffée.

— Oui.

— Vous les avez regardés !

— Parfaitement...

— Mais vous ne les avez pas reconnus ?

— Non... Je les connaissais donc ?

XIV

Galoubet reprit haleine et continua.

— Avez-vous fait attention au plus petit ?

— Celui qui porte des lunettes ? demanda Mme Rosier.

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien ! celui-là doit être le faux curé, et son compagnon pourrait bien être le nommé Pierre Lartigues...

Aimée Joubert pâlit.

— Lartigues ! répéta-t-elle. Misère de moi ! Ce serait Lartigues ! J'aurais croisé Lartigues sans le reconnaître ! C'est impossible ! Vous avez la berlue ! Vous êtes fous ! Le désir de vous distinguer par un coup d'éclat vous tourne la tête et vous fait voir Lartigues partout !

— Je n'ose rien affirmer... murmura Galoubet du ton le plus humble. J'ai dit qu'il me semblait, voilà tout... Je crois cependant qu'il serait prudent de filer ces deux particuliers.

— En cela vous avez raison... Que l'un de vous coure sur leurs traces.

— J'y vais et je ne les perdrai pas de vue, s'écria Galoubet.

Il s'élança.

Mais après avoir fait tout au plus dix pas, il s'arrêta court.

— Trop tard ! reprit-il avec découragement. Ils passent de l'autre côté !

En même temps il montrait une barque qui avait traversé la moitié de la largeur de la Marne.

— Ils vont sans doute gagner le chemin de fer ! dit Mme Rosier. Il faut les suivre à distance.

— En prenant beaucoup de précautions, ajouta Galoubet, car si l'homme aux lunettes est le faux curé, il doit m'avoir reconnu et ils sont sur leurs gardes.

— Dans tous les cas, traversons la rivière au plus vite... commanda la policière. Trouvez un bateau ! Si Galoubet ne s'est pas trompé, et si nous arrivons à la gare avant le train, ils sont à nous pieds et poings liés !...

— Cabusson a des canots ! s'écria Sylvain Cornu. Je vais en chercher un.

Et il reprit à toute vitesse le chemin du cabaret.

Le Marseillais, fatigué d'avoir bu beaucoup et beaucoup parlé, dormait la face sur une table.

Sylvain s'adressa à la patronne, qui cherchait vainement à réveiller son mari en le secouant par les épaules.

— Une paires de rames, madame ! lui dit-il, je prends un de vos bateaux, je vous paierai pour la location le prix que vous voudrez.

Mme Cabusson répondit :

— Les rames et les gaffes sont dans le coin du jardin, sous le petit hangar... Quant à X bateaux, ils ne

sont point cadennasés... choisissez celui qui vous conviendra...

— Merci, madame...

Sylvain Cornu prit deux rames et courut à l'endroit où les embarcations étaient amarrées.

Mme Rosier et Galoubet s'y trouvaient déjà, suivant des yeux la barque qui emmenait Lartigues et Verdier sur l'autre rive.

Cette barque s'engageait dans un des petits bras de la Marne qui, passant entre deux îles, allait droit au chemin conduisant à la gare.

— Ils vont aborder ! s'écria la policière. Embarquons vite !

Et elle sauta dans le canot où Sylvain Cornu, ses avirons à la main, la suivit ainsi que Galoubet.

Ce dernier détacha l'amarre ; en d'autres termes il détortilla la corde nouée négligemment autour d'un piquet enfoncé dans le terrain de la berge, et il poussa au large.

Sylvain savait ramer, mais dans l'endroit où il se trouvait la Marne, resserrée entre ses rives, avait un courant très fort.

Ce courant les entraînait en aval, malgré les efforts du canotier improvisé.

— Impossible de lutter ! dit Aimée Joubert. Nous allons à la dérive ! !

— C'est sans importance, pourvu que nous arrivions de l'autre côté... répliqua Sylvain Cornu. Une fois à terre, nous retrouverons un peu plus ou un peu moins loin le chemin de la gare.

Et il ramait toujours.

Les veines de son cou et de ses tempes se gonflaient.

Le bois des avirons craquait sous ses pesées.

Il se rapprochait de l'autre bord, mais le courant l'entraînait toujours.

En ce moment on entendit au loin les trépidations d'un convoi marchant à toute vapeur, et bientôt le sifflement de la machine annonça l'arrivée en gare.

— Le train ! voici le train !... fit Mme Rosier les dents serrées. Il va les emporter vers Paris, et nous ne saurons pas si Galoubet s'était trompé !...

— Non... répliqua Sylvain, ils arriveront trop tard pour prendre celui-ci... Force leur sera d'attendre l'autre...

— S'ils ont reconnu Galoubet, ils se garderont bien de l'attendre ! Nous allons perdre leur trace... Courage ! courage ! ! Encore un effort ! !

Sylvain Cornu se raidit et pesa sur ses rames avec un redoublement d'énergie.

Soudain un bruit sec retentit, et le rameur assis sur le banc de nage tomba brusquement à la renverse, la tête en bas, les jambes en haut.

Un des avirons venait de se briser à la hauteur du tolet.

La manœuvre devenait impossible.

— Ah ! décidément le diable est pour eux ! fit Aimée Joubert d'une voix sourde. Gagnons la rive... le courant nous emporte...

En effet, après avoir tourné sur lui-même au moment de la rupture de l'aviron, le bateau descendait rapidement la rivière.

Tandis que Sylvain, contusionné et étourdi, se relevait, Galoubet avait saisi la rame intacte, et cherchait à diriger l'embarcation vers une rive ou vers l'autre, mais il ne parvenait point à s'en rendre maître.

Le courant victorieux les emportait.

Déjà ils avaient dépassé la voûte du canal Saint-Maur et longeaient l'île du moulin.

La Marne, de plus en plus resserrée et par cela même redoublant d'impétuosité, les entraînait droit sur des rochers qui émergent près de l'embouchure du canal allant de Clarendon à Grenelle.

Mme Rosier vit le péril à travers la brume du crépuscule naissant.

— Nous allons nous briser... dit-elle à Galoubet qui répondit :

— Je me charge d'éviter les roches. Seulement, gare au remous !...

On arrivait aux récifs.

Galoubet, s'arc-boutant sur son aviron, fit tourner le bateau qui présenta sa pointe au courant, fila comme une flèche entre les roches formant une espèce de

barrage, et tomba lourdement dans le remous dont les eaux bouillonnantes l'envahirent.

A demi submergée la malheureuse embarcation se mit à pivoter, puis reprit sa marche singulièrement alourdie.

—Attention !... cria Sylvain Cornu. Le courant nous porte vers les saules que vous voyez là-bas... Le sabot coulera d'un moment à l'autre... Apprétons-nous à saisir les branches aussitôt qu'elles seront à portée de nos mains.

Nous trois personnages se placèrent à l'avant du bateau qui s'enfonçait de plus en plus sous le poids de leurs corps, et semblait agité de soubresauts convulsifs ainsi qu'un reptile à l'agonie.

Soudain il embarqua un nouveau paquet d'écume et d'eau, se trouva plein jusqu'aux bords et sombra brusquement.

Mme Rosier avait eu le temps et la présence d'esprit de se cramponner à une forte planche de saule ; elle se trouva suspendue, la moitié du corps plongée dans la Marne.

Galoubet et Sylvain Cornu piquèrent une tête et disparurent un moment ; mais bientôt ils émergèrent assez loin l'un de l'autre, sifflant l'eau par les narines, comme des tritons ou comme des dauphins.

Tous les deux étaient bons nageurs, mais la rapidité du courant les déconcertait.

Leurs longues blouses de paysans, leurs gros souliers à lourdes semelles gênaient en outre leurs mouvements, les paralysant en quelque sorte.

—Oh ! hé ! Galoubet ! cria Sylvain.

—Oh ! hé ! Sylvain ! répondit Galoubet.

—Laissons-nous porter par le courant, mon vieux. ou nous serons *neyés* comme des petits chats... De l'autre côté, en face de nous, je vois des joncs... Il doit y avoir pied...

—Allons-y !...

Cinq minutes plus tard les deux hommes, épuisés, haletants, abordaient sur un îlot à moitié couvert d'eau, d'où l'on ne voyait point l'endroit où avait sombré l'embarcation.

—Ouf ! fit Sylvain, nous l'avons échappé belle !

—Échappé à la noyade, répliqua Galoubet, mais je crains la fluxion de poitrine...

—Parce que tu as les pieds mouillés ?

—Dame ! oui...

—Laisse donc !... C'est bon pour les femmelottes, ces choses-là !... Nous autres nous sommes bâtis à chaud et à sable. A propos, et la pauvre Mme Rosier ?

—Je l'ai vue s'agripper aux branches d'un saule...

—Oui, mais la branche a dû casser, car j'ai entendu la chute d'un corps... Bien sûr que la bonne dame est à cette heure au fond de la Marne.

—Tout de même, si on avait su, je l'aurais priée de me donner son porte-monnaie avant de couler.

—Tu ne perds pas la boussole, toi, mon vieux ! Mais assez causé... Je grelotte... Nous ne pouvons rester plus longtemps ici... Gagnons le chemin de halage et galopons jusqu'à Charentonneau... Là nous absorberons un saladier de vin chaud pour nous refaire le torse, et nous trouverons à acheter des effets de rechange.

Sylvain Cornu venait d'examiner l'espace qui les séparait de la berge.

—Impossible de ne pas nous remettre à la nage... dit-il, seulement nous n'avons plus de courant, et en dix ou douze brasses nous serons sur le plancher des vaches. Allons, en route !...

Et, résolument, il se remit à l'eau.

Galoubet le suivit.

XV

En une douzaine de brasses, Sylvain Cornu et Galoubet atteignirent la rive en pente douce qui longe le chemin de halage.

Là ils se secouèrent comme des caniches qui sortent ruisselants de l'eau, et ils prirent en courant à toutes jambes le chemin de Maisons-Alfort.

Laissons-les courir et rejoignons Mme Rosier que nous avons vue cramponnée à la branche du saule que faisait plier le poids de son corps.

Elle voulut s'enlever à la force des poignets, mais le saisissement qu'elle venait d'éprouver paralysait ses forces.

La violente et inutile secousse rompit la branche qui lui servait de soutien. Elle disparut sous l'eau en poussant un cri sourd.

Galoubet ne s'était point trompé.

Il avait bien entendu le corps d'Aimée Joubert tomber dans la Marne.

La policière apparut au bout d'un instant, se débattant contre le remous qui l'entraînait.

Sa tête avait porté sur un fragment de rocher. Le sang ruisselait de son front et l'aveuglait.

De nouveau elle allait couler quand elle sentit sous sa main un objet flottant et le saisit avec cette énergie que l'instinct de la conversation donne aux gens qui se noient.

Cet objet était un des avirons du bateau disparu.

Il soutint Mme Rosier qui, n'ayant plus à craindre d'être engloutie, s'abandonna sans résistance au courant.

Quelques minutes, longues comme des siècles, s'écoulèrent.

Tout à coup l'épave s'immobilisa.

Elle venait de s'accrocher à l'une de ces roches dont le lit de la Marne est semé dans cette partie de son cours.

Aimée Joubert jeta rapidement un coup d'œil autour d'elle afin de juger la situation.

L'idée de la mort ne la préoccupait point.

Elle pensait à son fils, à Maurice, qu'elle aimait de toute son âme, qu'elle voulait revoir encore, et cette pensée lui donnait la force de lutter pour son salut, car elle n'était point du tout sauvée.

D'un côté, elle vit la nappe d'eau puissante, coulant comme un torrent et pouvant d'un moment à l'autre l'entraîner ; de l'autre, et à une faible distance, le talus garni çà et là de broussailles dont les maigres rameaux trempaient dans la rivière.

—Si je pouvais atteindre ce coin de la berge, pensa Mme Rosier, je me hisserais facilement sur le chemin, grâce à ces broussailles.

Mais entre elle et la berge il y avait un espace de près d'un mètre.

Elle grelottait. Ses vêtements collés sur son corps, glaçaient le sang de ses veines. Ses dents claquaient.

—Appeler à mon aide, se disait-elle. A quoi bon ? La nuit arrive... De ce côté tout est désert... Avant qu'on vienne, si même on vient, j'aurais le temps de périr vingt fois, l'épave qui me soutient peut se décrocher d'une seconde à l'autre, et le courant me reprendre... Cependant je veux vivre... vivre pour mon fils... Comment faire ? Mon Dieu, secourez-moi !

Attendre que sa défaillance devint complète, c'était se perdre infailliblement.

Mme Rosier, jouant le tout pour le tout, abandonna l'aviron et s'élança, les bras en avant, vers la berge.

Son corps un instant sorti de l'eau y retomba lourdement, mais ses mains avaient saisi une touffe de broussailles et s'y attachèrent comme les tentacules d'une pieuvre.

Elle se hissa le long du talus.

Ses pieds trouvèrent un point d'appui.

Grâce aux broussailles qui lui servirent en quelque sorte d'échelons, elle se hissa jusqu'au petit chemin tracé dans l'herbe et qui longe les bords de la Marne.

Là, avant même de reprendre haleine, elle s'agenouilla et remercia Dieu qui lui permettrait de revoir son fils...

Pauvre femme ! Pauvre mère ! !

Elle se releva ensuite, voulut marcher et fit quelques pas en chancelant.

Le sang coulait toujours de son front.

Son corps glacé tremblait de plus en plus.

Ses jambes fléchissaient.

L'unique résultat d'un dernier et suprême effort fut de hâter sa défaillance absolue.

Ses yeux se voilèrent.

Il lui sembla que le sol se déroba sous ses pieds.

Elle battit l'air de ses deux bras et tomba sans connaissance.

Lartigues et Verdier, comprenant que des agents de la police de la sûreté opéraient des recherches à Port-Créteil, avaient quitté en toute hâte l'établissement du Marseillais Cabusson.

Nous les avons vus marchant à toute vitesse pour gagner le pont de Créteil afin de prendre de l'avance sur Galoubet.

Le déguisement de la policière en paysanne des environs de Paris ne pouvait éveiller leur attention et encore moins leurs soupçons.

Aimée Joubert, de son côté, n'avait vu en eux rien de suspect.

Au moment où les deux bandits venaient de disparaître aux yeux de Galoubet et de Sylvain Cornu, grâce au coude formé par le chemin de halage, Verdier aperçut, se disposant à passer la Marne en canot le jardinier d'une propriété située sur le bord de la rivière.

—Suis-moi vite... dit-il à Lartigues.

Le jardinier accrochait ses avirons aux tolets.

Il allait partir.

—Quarante sous si vous voulez nous passer, mon brave ! lui cria Verdier. Le pont est encore loin et nous manquerons le train.

—Montez... répliqua le jardinier. Je vous passerai et vous n'aurez pas besoin de me payer pour ça... Il faut se venir en aide, quand on le peut, en ce bas monde...

Les deux hommes s'embarquèrent.

Le jardinier poussa son bateau dans le courant et se mit à ramer vigoureusement.

Pendant la traversée, Verdier et Lartigues causèrent de choses insignifiantes afin de ne point paraître préoccupés ou inquiets, mais Verdier avait les yeux braqués sur la rive du côté de l'établissement où ils venaient de laisser Galoubet et Sylvain Cornu.

Au bout de quelques secondes il vit ces deux derniers apparaître et parler avec animation à la femme vêtue en maraichère des environs de Paris.

Lartigues fut aussitôt fixé.

—C'est Aimée Joubert ! se dit-il. Nous venons de l'échapper belle ! Par bonheur elle ne nous a pas recon-

nus... Au moment où le bateau tournait dans le petit bras de Marne accédant au sentier qui mène au chemin de fer, Verdier aperçut la policière et ses deux acolytes montant dans le bateau du Marseillais Cabusson.

—Ils vont nous suivre... pensa-t-il. Ça ne leur servira pas à grand'chose... Nous avons trop d'avance... ils ne sont plus à craindre...

On venait d'aborder.

Lartigues mit une pièce de deux francs dans la main du jardinier qui se récria.

—Je vous répète que vous ne me devez rien... dit-il. Je ne me suis pas dérangé pour vous, puisque je viens chercher mes bourgeois qui doivent arriver de la Varenne par le premier train...

—Bah ! prenez tout de même... Vous ne refuserez pas de boire à notre santé...

—Ce sera donc pour vous obéir...

Les deux hommes s'éloignèrent mais, au lieu de tourner à gauche du côté du chemin de fer, ils prirent sur la droite.

—On nous file, murmura Verdier.

—Pardieu ! je le sais bien ! répliqua Lartigues. Comment faire ? Il faut absolument que je parle à l'envoyé de Boris Romanzoff.

—Tu lui parleras... Voici la nuit... L'heure du rendez-vous est arrivée... Ton homme doit être là...

—Il y est certainement, mais si l'on nous rejoint.

—Aucun danger... On va nous chercher du côté du chemin de fer et dans Saint-Maur-les-Fossés... Nous dépisterons les policiers... Je parierais ma tête contre un œuf dur qu'en ce moment ils courent à la gare.

—Mais qui donc nous poursuit ? demanda Lartigues.

—Les hommes de l'Opéra... et ton ancienne...

—Aimée Joubert... Tu le crois comme moi ?

—Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

—Ah ! dit Lartigues d'une voix sifflante, si la Marne pouvait l'engloutir ?...

—Silence et marchons vite !

Les deux complices hâtèrent le pas et arrivèrent en face d'un restaurant situé au bord de l'eau et ombragé par des tilleuls, restaurant très fréquenté pendant la belle saison par les canotiers, les promeneurs du dimanche et les noces du petit commerce.

La nuit tombait.

Le gaz était allumé dans l'établissement.

Lartigues s'approcha d'une fenêtre, appuya son front sur le vitrage et, à travers l'entre-bâillement des rideaux, jeta un coup d'œil dans l'intérieur.

XVI

— Eh bien ? demanda Verdier qui avait vu son associé faire un geste de satisfaction.

— Il est là... répondit Lartigues.

— Entre donc, qu'il te voie et qu'il sorte. Nous n'avons pas de temps à perdre...

Lartigues entr'ouvrit la porte donnant accès dans la salle de billard.

L'homme qui était au rendez-vous, entendant cette porte s'ouvrir, tourna la tête et regarda.

Le nouveau venu lui fit un signe.

Aussitôt l'homme se leva, alla payer au comptoir sa consommation et rejoignit les deux complices.

Après l'échange d'une poignée de main, il entama avec Lartigues une conversation en langue russe.

— Quel est ton compagnon ? demanda-t-il en désignant Verdier.

— Un ami sûr qui connaît tous mes secrets...

— Donc on peut se fier à lui ?

— Absolument...

— Sait-il le russe ?

— Non...

— Parlons français, alors, puisqu'il est inutile de lui cacher quelque chose...

Lartigues présenta Verdier au Russe, qui se nommait Nicolas Gol.

— Nous sommes trop près de la maison, dit-il ensuite, on va chercher notre piste... Prendre le chemin de fer serait imprudent... Nous retournerons par eau à Paris... Venez avec moi, je connais les environs...

— Est-ce que vous êtes poursuivis... demanda Nicolas Gol.

— Oui. Un fâcheux hasard nous a fait rencontrer notre plus dangereuse ennemie... une femme que vous connaissez de longue date...

— Qui donc ?

— Aimée Joubert...

— C'est en effet une redoutable adversaire... Mais elle est dépitée ?

— Pour le moment, oui, nous l'espérons bien.

Tout en causant, on était arrivé sur le bord de la Marne.

Une trentaine d'embarcations, canaux et bateaux plats, appartenant les uns à des particuliers, les autres au restaurateur qui les mettait à la disposition de sa clientèle, étaient amarrés à la berge.

Près de cet embarcadère en miniature se trouvait un petit pavillon dont on ouvrait la porte en appuyant sur une tête de clou.

Lartigues connaissait le secret peu compliqué de cette fermeture.

Il entra dans le pavillon, y prit une paire de rames, revint à Verdier et au Russe et leur dit en désignant un grand bateau qu'une simple corde retenait à un pieu.

— Embarquez là dedans... Nous allons faire un bout de promenade et causer tranquillement.

— Savez-vous ramer ? demanda Nicolas Gol.

— Ne vous inquiétez de rien... Je sais ramer et je connais la Marne de ces côtés-ci comme le premier pêcheur ou le premier canotier venu...

On prit place dans le bateau, qui, poussé vigoureusement, gagna le large.

Maintenant, dit Lartigues, il ne s'agit plus que de maintenir dans le chenal l'avant de l'embarcation... Causons donc à voix basse.

Et, joignant l'action à la parole, il laissa filer à la dérive le bateau sur la Marne que couvraient les ombres de la nuit.

A peine si à droite et à gauche on entrevoyait les berges.

Alors s'engagea la colloque suivant :

— Quand le comte Romanzoff a-t-il reçu ma lettre ? demanda Lartigues.

— Il y a quinze jours, répondit Nicolas Gol, et vous voyez qu'il n'a pas perdu de temps pour m'envoyer près de vous... Ainsi le comte Yvan Kourawieff est à Paris ?

— Depuis le mois de décembre dernier, sous le nom d'Yvan Smoiloff... Je ne sais cela que depuis un mois et j'en ai avisé aussitôt Boris Romanzoff.

— Et le but d'Yvan Kourawieff en venant à Paris, est bien celui que vous avez signalé au comte mon maître ?

— Oui... Une circonstance impossible à prévoir l'ayant mis sur ma piste, il a suivi cette piste depuis Saint Pétersbourg... Son idée fixe est de me rejoindre et de m'arracher par la violence, ou d'obtenir de moi à prix d'or, la preuve de la participation de Boris Romanzoff au meurtre de la comtesse Kourawieff.

— Vous êtes certain de cela ?

— Oui.

— Silence, fit tout à coup Verdier. J'entends un bruit de rames... Il doit y avoir un bateau qui remonte...

— Eh bien ! répliqua Lartigues. Cachez-vous... Un homme seul ne paraît pas suspect...

Verdier et le Russe s'effalèrent aussitôt sur le plancher de la barque. Lartigues se mit à ramer tout en chantonnant un air d'opérette.

Verdier ne s'était pas trompé.

Un bateau remontait la Marne sous l'effort de deux bras vigoureux.

Ce bateau apparaissait vague et confus dans les ténèbres, comme une tache plus noire sur un fond noir, mais, à mesure que diminuait la distance, il devenait plus distinct.

Bientôt Lartigues aperçut au milieu de l'embarcation la silhouette d'un homme de haute taille, coiffé d'un chapeau galonné d'argent dont la forme bien connue lui donna le frisson.

— Un gendarme, murmura-t-il en sentant les gouttes d'une sueur froide mouiller ses tempes.

Les deux bateaux allaient se trouver bord à bord en se croisant.

D'un coup d'aviron Lartigues envoya le sien à une distance de deux à trois mètres.

Le gendarme, dont la silhouette se dessinait comme une grande ombre chinoise, s'écria :

— Oh ! oh ! on navigue tard, par ici !

— Oui, mon brigadier, répondit Lartigues, d'une voix qu'il tâcha de rendre assurée, je vais remiser près de l'écluse et ne me presse pas...

Flatté de s'entendre appeler *brigadier*, le simple gendarme reprit en riant :

— Vous n'allez point pêcher de nuit, surtout ?

— Aucun danger... Faudrait avoir le diable au corps pour taquiner le goujon par une nuit si noire. On ne distingue pas sa main droite de sa main gauche.

— Bon ! il y a des particuliers qui ne se gênent guère pour jeter l'épervier...

— Grand bien leur fasse ! Je n'en suis pas...

— Bonsoir, mon brave...

— Bonsoir, brigadier...

Les deux barques filèrent dans deux directions opposées et se perdirent de vue au milieu des ténèbres.

— Nous en sommes quittes pour la peur... pensa Lartigues. C'est une ronde pour la pêche nocturne... Du moment que les gendarmes sont à ce service, c'est qu'on ne les met point à nos trousses...

Verdier et le Russe se relevèrent.

— Ne crains-tu pas qu'on s'aperçoive de la disparition du bateau ?... demanda Verdier.

— Si on s'en aperçoit ce soir, on ne se mettra à sa recherche que demain matin... D'ailleurs, le nœud était peu solide... On pourra supposer que ce nœud s'est défilé et que l'embarcation est partie au fil de l'eau... Du reste, lorsque nous aurons dépassé le moulin de Gravelle, nous aborderons au coin du petit bras du canal. Nous pourrions causer, cachés dans les joncs, et nous gagnerons Charonton de notre pied lé-

ger en prenant du côté du petit Charontonneau, par où nous sommes venus ce matin.

Emporté par le courant, le bateau filait.

Bientôt le moulin de Gravelle fut dépassé.

Lartigues, en canotier habile, se tira sans encombre des roches où le canot de Mme Rosier s'était englouti dans le remous, puis gagna le petit bras de Marne dont il avait parlé, petit bras couvert de joncs et de plantes aquatiques et dont l'entrée, très étroite, s'ouvre entre deux hautes berges.

— Arrêtons-nous ici... dit l'adroit rameur, on ne nous y dérangera pas... On évite le canal pendant la nuit...

Le temps était calme. La lune, émergeant à l'horizon, quoique voilée d'instant en instant par les nuages, rendait les ténèbres moins compactes.

Au moment où Lartigues attachait l'amarre au tronc d'un arbuste poussant à demi dans l'eau au bas de la berge escarpée, un frôlement d'herbes et de branchages se fit entendre au sommet de cette berge, mais si léger qu'aucun des trois hommes ne l'entendit.

Un corps se glissa en rampant comme un serpent sur le gazon couronnant la berge.

Deux mains écartèrent lentement, avec des précautions infinies, les feuillages naissants des arbustes.

Une tête se pencha vers le canal et deux yeux étranges, deux yeux de chat, brillèrent dans l'obscurité.

Si Lartigues par hasard avait levé la tête, il aurait certainement poussé un cri d'épouvante en voyant ces prunelles phosphorescentes qui, nos lecteurs n'ont aucune peine à le deviner, appartenaient à Aimée Joubert, dont ils connaissent le surnom d'*Œil-de-Chat*.

Mme Rosier venait de sortir de son évanouissement, brisée, transie ; mais, entendant un bruit, ses instincts de policière l'avaient poussée à prêter l'oreille et à s'oublier elle-même pour se préoccuper de ce qui pouvait se passer près d'elle.

Elle avait vu venir la barque conduite par Lartigues.

Un pressentiment l'avertit qu'elle allait se trouver en présence des gens qui, jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure, s'étaient dérobés au moment où elle croyait poser la main sur eux...

XVII

Quand le bateau s'arrêta juste au-dessous d'elle, Aimée Joubert eut peine à retenir un cri prêt à s'échapper de ses lèvres tremblantes.

Un pâle rayon de lune glissant entre deux nuages lui permettait de reconnaître les deux hommes que Galoubet supposait devoir être Pierre Lartigues et le faux abbé.

Elle retint son souffle, et se penchant le plus possible, soutenue sur les coudes, elle écouta.

— Hâtons-nous, dit Nicolas Gol. Mon intention est de partir demain matin, par le premier train ; j'ai donc peu de temps à moi.

— Je vous écoute, répondit Lartigues.

En entendant ces mots, Mme Rosier sentit son sang se glacer dans ses veines.

Le doute n'était plus possible.

Elle venait de reconnaître la voix !

— D'abord et avant tout, reprit l'envoyé russe, le comte Boris vous fait demander si vous êtes prêt à le servir encore comme deux fois vous l'avez servi ?

— Je suis prêt, et ma sincérité ne peut lui paraître douteuse, car nos intérêts sont les mêmes...

— Vous jurez de ne révéler jamais au comte Yvan Kourawieff le secret de la mort de sa mère ?

— Je le jure ! D'ailleurs pour tout le monde, aussi bien que pour les juges qui me condamnaient à mort par contumace, j'étais le seul coupable.

— Il faudra quitter Paris sous trois jours.

— Cela, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— J'ai ici des affaires importantes que je ne puis abandonner...

POUR LES DYSPEPTIQUES

La dyspepsie est une des grandes misères de la vie humaine. Ceux qui en souffrent peuvent seuls justement apprécier combien cette affection est pénible et douloureuse. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* employées dans un traitement méthodique, guérissent rapidement de cette affection.

—L'étiquette française ne veut pas que les juges se promènent en omnibus.

UNE SEULE BOUTEILLE PRODUIT DES EFFETS EXTRAORDINAIRES

Hôtel-Dieu du Précieux-Sang,
Québec, 24 septembre 1900.

Messieurs, — Quelques-unes de nos jeunes sœurs souffrant d'anémie, d'autres de dyspepsie, et d'autres de débilité générale ont fait usage de votre **VIN DES CARMES**, et je suis heureuse de pouvoir vous dire que chacune d'elles, après en avoir pris **UNE SEULE BOUTEILLE**, éprouve déjà une amélioration extraordinaire dans son état.

Avec une profonde et religieuse estime j'ai l'honneur d'être,
Votre très humble servante,
Sr **SAINTE-BARBE**, Supérieure.

—Le département de la marine doit déposer un grand nombre de petits poissons dans les lacs des townships de l'Est, autour de Sherbrooke.

EN VERITE

Le *Baume Rhumal* guérit sûrement et rapidement les affections de la gorge et des poumons.

—La chèvre donne plus de lait en proportion de son poids que tout autre animal.

ERREURS GRAVES

On commet trop souvent des erreurs graves dans l'appréciation de certains désordres que l'on prend pour des symptômes de la maladie du cœur, alors que le mal vient uniquement de la pauvreté ou de l'impureté du sang. Un bon traitement avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* fait disparaître ces causes d'appréhension.

—Dans le Kansas, un jeune homme vient d'inventer une voiture spécialement pour les amoureux ; on dit qu'elle est bien en vogue.

NEGLIGENCE INJUSTIFIABLE

Il a bien peu souci de sa santé celui qui ne cherche pas à guérir sa bronchite avec le *Baume Rhumal*.

—Une proclamation fixe le 28 novembre prochain comme jour d'actions de grâces pour remercier Dieu des bienfaits qu'il nous a accordés dans l'année.

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Dans l'intérêt de votre précieuse santé, n'oubliez pas de suivre un traitement méthodique avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* pour conserver votre sang pur et vos fraîches couleurs.

—On écrit de la Beauce que l'on regarde la récolte des pommes de terre comme manquée généralement dans le comté. Le rendement du grain est inférieur à celui de l'année dernière.

VITE

Si votre enfant a la coqueluche, soignez-le avec du *Baume Rhumal* qui arrêtera les quintes si douloureuses pour le bébé et pour sa pauvre mère qui le voit et le sent souffrir.

GUERIE APRES HUIT ANNEES DE SOUFFRANCES

Mlle **HERMINIE HOTTE**, malade depuis plusieurs années, prend les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**, recouvre la santé : elle demande que son témoignage soit publié dans les journaux. Lisez son certificat et profitez de son expérience avec les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**



Mlle **HERMINIE HOTTE**

GUERISSENT LES CAS LES PLUS DIFFICILES

La Cie Médicale Franco-Coloniale,

Cher monsieur. — Pendant huit ans, j'ai horriblement souffert de maux de tête, douleurs dans le dos et les reins, manque d'appétit, mauvaise digestion et faiblesse ; le jour je pouvais à peine marcher et je ne dormais pas la nuit : ma peau devenait sèche et brûlante et les frissons me prenaient après ces accès de fièvre ; mes lèvres étaient toujours sèches et s'il m'arrivait de boire pour étancher ma soif, j'avais des palpitations de cœur et engourdissements semblables à la paralysie. Cinq médecins me soignèrent et pas un seul ne comprit mon cas. Une de mes amies me conseilla les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**, confiante d'être peut-être soulagée, j'écrivis à vos Médecins qui m'ordonnèrent de prendre ces pilules. Je suis aujourd'hui non seulement soulagée, mais complètement guérie. J'ai repris ma couture et je n'éprouve aucune fatigue. Veuillez me croire, votre reconnaissante,
HERMINIE HOTTE, couturière,
Saint-Thomas d'Alfred, Ont.

Vous pouvez obtenir votre guérison si vous souffrez de débilité générale, de faiblesse, de nervosité, de dyspepsie, de constipation, maux de tête, perte de sommeil, lassitude, d'affections de la peau, de désordres généraux. Essayez-les si vous souffrez de quelques-unes de ces affections et vous ne serez pas déçus.

ELLES GUERISSENT LES HOMMES LES FEMMES ET LES ENFANTS

Consultations gratuites, écrivez à nos Médecins ou venez les consulter à nos bureaux, cela ne vous coûtera absolument rien.



La Cie Médicale
Franco-Coloniale,
202 rue St-Denis,
Montréal.

Messieurs—Ci-inclus un timbre de 2 cents. Veuillez m'expédier une boîte-échantillon de vos **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard.)**.

*Nom.....

Adresse.....

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année—zette du piano et du chant de la maison. Petite Ga. à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS,
RUE ST-JACQUES, MONTREAL